

ROBERT LE RESSUSCITÉ

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

L'Usurier sentimental, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
L'Amour à la Campagne, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
La Mare d'Auteuil, par CH. PAUL DE KOCK. 10 vol. in-8.
Les Boucaniers, par PAUL DUPLESSIS. 3 vol. in-8.
La Place Royale, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La marquise de Norville, par ELIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Mademoiselle Lucifer, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
Les Orphelins, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La Princesse Pallianci, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
Les Folies de jeunesse, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
Livia, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
Bébé, ou le Nain du roi de Pologne, par ROGER DE BEAUVOIR. 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, par Madame DUPIN, auteur de *Cynodie*, *Marguerite*, etc. 2 vol. in-8.
L'heure du Berger, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.
La Fille du Gondolier, par MAXIMILIEN PERRIN. 2 vol. in-8.
Minette, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Quatorze de dames, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
L'Auberge du Soleil d'or, par XAVIER DE MONTÉPIN. 4 vol. in-8.
Débora, par MÉRY. 3 vol. in-8.
Les Coureurs d'aventures, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
Le Maître inconnu, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
L'Épée du Commandeur, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de FOUDRAS. 5 vol. in-8.
La Reine de Saba, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
La Juive au Vatican, par MÉRY. 3 vol. in-8.
Le Sceptre de Roseau, par ÉMILE SOUVESTRE. 3 vol. in-8.
Jean le Trouveur, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
Les Femmes honnêtes, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Les Parents riches, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Cerisette, par CH. PAUL DE KOCK. 6 vol. in-8.
Diane de Lys, par ALEXANDRE DUMAS fils. 3 vol. in-8.
Une Gaillarde, par CH. PAUL DE KOCK. 6 volumes in-8.
George le Montagnard, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
Le Vengeur du mari, par EM. GONZALÈS. 3 vol. in-8.
Clémence, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Brin d'Amour, par HENRY DE KOCK, 3 vol. in-8.
La Belle de Nuit, par MAXIMILIEN PERRIN. 2 v
Jeanne Michu, *la bien-aimée du Sacré-Cœur*. tesse DASH. 4 vol. in-8.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT

ROBERT

LE

RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

ET

CONSTANT GUÉROULT

auteurs de

Blanche de Savenières, Roquevert l'Arquebusier, Laurence de Montmeylian, etc., etc.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

CHAPITRE DIXIÈME

X

Les funérailles.

La mort du sire de Fenestrange, suivant de si près celle de sa femme, impressionna vivement le pays. Le comte était regardé à vingt lieues à la ronde comme le seul seigneur dont on pût obtenir bonne et im-

partiale justice. Il avait conservé intacte la tradition de loyauté et de vertu que lui avaient léguée ses aïeux. Tout avait faibli autour de lui. Seul, debout au milieu des ruines de la féodalité croulante, il avait tenu le front haut jusqu'à la dernière heure ; seul, il était demeuré inébranlable dans sa foi chevaleresque, et, en le voyant disparaître, les populations ressentirent le même serrement de cœur qu'on éprouve lorsqu'on voit tomber sous la hache du bûcheron un de ces chênes séculaires qui semblent les rois de la forêt.

Cette mort réveillait mille souvenirs

dans tous les cœurs : souvenirs de gloire, car bien des gens du pays avaient accompagné le vieillard à la suite du roi Jean ; souvenir de joie et d'amour, car jamais on n'avait vu de noces plus splendides que celles du comte et de la comtesse de Fenestrange. On se rappelait aussi qu'après l'événement tragique qui avait fait peser de si graves soupçons sur l'honneur de sa femme, le comte, séparé désormais de la comtesse et retranché dans son inflexible sévérité, avait répandu sur ses vassaux les trésors de bonté dont son cœur était plein, comme s'il n'eût pas trouvé de meilleur moyen pour tromper sa douleur que de donner aux autres un bonheur et

un repos qui n'étaient plus faits pour lui.

Ce qui ajoutait encore à l'émotion générale, c'est que ces funérailles avaient été, trois jours auparavant, précédées de celles de la comtesse. Et comme on avait vaguement entendu parler de la prédiction de l'astrologue, les esprits étaient vivement frappés d'une catastrophe où apparaissait si visiblement le bras de la fatalité.

Quand le cortége immense qui accompagnait le convoi arriva à l'église où se

trouvait le caveau des comtes de Fenestrange, il y eut un tel encombrement, la foule se précipita vers les portes avec tant de violence, qu'il s'en suivit un désordre momentané et que des cris se firent entendre.

Il faut dire qu'une des causes de cette confusion devait être attribuée à la présence de Clochepain, qui, à la tête de tous les mauvais garçons d'alentour, était venu à la cérémonie des funérailles, sous le prétexte apparent de rendre hommage à l'ancien seigneur, mais en réalité pour satisfaire sa curiosité et faire quelque

espiéglerie. Il n'avait rien trouvé de mieux que de se jeter avec sa bande à la suite des nombreux serviteurs de Fenestrange, qui, conformément à une coutume patriarcale encore en vigueur, occupaient en quelque sorte une place d'honneur à peu de distance du char funèbre. Or, lorsqu'on parvint devant l'église, il fallut déposer le corps sous le porche et il en résulta un temps d'arrêt, pendant lequel le flot mouvant du cortége alla toujours grossissant. Clochepain profita de l'occasion pour faire avec ses amis une trouée dans cette fourmilière humaine, et là, joua si bien des coudes et des épaules, qu'il ne tarda pas à gagner le premier

rang, au milieu des cris d'effroi et de malédiction qui accueillaient son passage. Un de ceux qu'il bouscula le plus violemment fut précisément son oncle Guiscard, que son titre d'ancien serviteur du château avait fait admettre parmi les gens de la maison. Guiscard se retourna brusquement en lançant un juron énergique et en levant le poing pour assommer le brutal qui avait failli le renverser à terre. Mais Clochepain était trop adroit pour se laisser attraper. La main de Guiscard retomba dans le vide.

— Grand bien vous fasse, mon oncle, lui

cria Clochepain en continuant de gagner du terrain. Ce coup de poing là sera pour un autre.

— Tiens! c'est mon neveu! dit Guiscard d'un ton moitié bourru, moitié riant; quel démon! C'est égal, il est bien malin tout de même.

— Oui, dit un homme d'armes qui était près de Guiscard, un joli oiseau! je ne désespère pas de le voir un jour sur la place où on dresse la potence, à Rouen.

— En effet, riposta Clochepain qui

était encore assez près pour l'entendre : il n'est pas impossible que nous nous rencontrions par là ; mais qui de nous deux sera placé au dessus de l'autre ? Voilà la question, et j'ai idée que ce ne sera pas moi.

En ce moment, on entra dans l'église, et Clochepain songea à ne pas laisser ses efforts infructueux, en s'occupant de trouver une place digne de lui.

Dès que cette foule, tout à l'heure encore répandue sur la plaine comme

un fleuve débordé, se fut peu à peu resserrée et eut réussi, à peu d'exceptions près, à se placer dans l'église, le service funèbre commença. Les plus hauts seigneurs occupaient le premier rang; les dignitaires du clergé et une trentaine de moines étaient groupés autour de l'autel; la nef était littéralement remplie des tenanciers et vassaux de Fenestrange. Une immense cohue d'hommes d'armes et de varlets grouillait et se démenait dans les bas-côtés. C'était à qui passerait devant son voisin, à qui gagnerait un pas sur l'autre pour pouvoir admirer de plus près le magnifique catafalque sur lequel étaient déposés les insignes de puissance et de

gloire du noble défunt. Le mieux placé de tous pour bien voir et bien entendre fut encore Clochepain, qui, à force de pousser et de se faire mince, parvint jusqu'à une colonne sur la corniche de laquelle il sauta et d'où il domina toute la cérémonie.

Raoul, pendant tout le temps que dura l'office divin, exprima par son attitude la douleur la plus profonde et la mieux sentie. Toute l'assistance en fit la remarque, et les louanges ne manquèrent pas au fils qui rendait ainsi un hommage public au sentiment le plus vrai de la nature.

Aïssa, agenouillée sur un prie-Dieu qui lui était réservé depuis son séjour à Fenestrange, donnait aussi l'exemple du plus pieux recueillement.

Mais un œil attentif eût compris, à certaines impressions fugitives qui animaient de temps en temps la physionomie de ces deux personnages, qu'ils étaient loin d'être tout entiers à une pensée religieuse.

Le regard de Raoul se détournait parfois de l'autel pour se diriger vers Aïssa,

aussi pénétrant que la pointe d'un poignard; alors Aïssa, comme atteinte d'un frisson magnétique, jetait à son tour les yeux du côté de Raoul, mais sans que rien, dans son visage, trahît autre chose que la fierté qui lui était ordinaire et le mépris dont elle l'avait si souvent accablé.

A part cet incident, qui du reste n'attira l'attention de personne, tout se passa de la façon la plus calme et dans la forme accoutumée. Raoul, sur qui se portaient naturellement tous les yeux, conserva jusqu'au bout la posture modeste et digne

d'un fils appelant sur les deux objets de sa tendresse, moissonnés presque à la même heure, les grâces et la bénédiction de Dieu. L'assemblée se conforma tout entière à un si bel exemple, et quand le prêtre, jetant l'eau bénite sur le caveau qui venait de recevoir le corps du sire de Fenestrange, eut donné le signal du départ aux sons prolongés de l'orgue, la foule se sépara en silence, saisie de je ne sais quelle tristesse religieuse et pénétrée de respect, ne pouvant soupçonner qu'au fond de ces saintes et mystiques harmonies, grondaient mille passions ardentes et mondaines, prêtes à éclater au premier choc.

Pour donner une idée réelle de l'émotion qui s'était emparée des assistants, il nous suffira de dire que Guiscard lui-même s'était senti venir une larme à l'œil. Aussi, lorsqu'il vit Clochepain s'en allant gaîment par la route et fredonnant un refrain, il ne put s'empêcher de l'appeler sans cœur.

— Sans cœur! moi!... Et pourquoi donc ça? demanda Clochepain.

— Parce que je ne t'ai jamais vu pleurer, dit Guiscard. Ah! si fait... je t'ai vu pleurer une fois... pour ton chien!

— Eh ! petit oncle Guiscard, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? riposta Clochepain. Chacun pleure ce qu'il aime, et certains chiens valent mieux que certains hommes, entendez-vous !

— Veux-tu te taire, dit vivement Guiscard, s'assurant d'un regard effaré si Raoul n'avait pu les entendre.

Mais Raoul était encore dans l'église, attendant que tout le monde l'eût quittée. Lorsqu'il jugea que la foule était assez loin pour ne plus l'observer, il sortit, ap-

pela l'écuyer qui gardait son cheval, lui ordonna de reprendre seul la route du château, et, ayant sauté sur sa monture, piqua des deux dans la direction opposée.

Il chevaucha ainsi longtemps dans la plaine ; mais tout à coup il tourna bride et s'enfonça dans un ravin bordé de haies vives et conduisant à une foret qui formait comme un sombre et épais nuage à l'horizon. Au milieu de cette forèt, et pareil à un géant immobile et menaçant sous son armure, s'élevait une tour crénelée dont les angles se détachaient nettement sur le ciel.

C'était la tour du vieux château de Morbec.

Raoul galoppait toujours, pensif et préoccupé.

Tout à coup, son cheval effrayé s'arrêta.

Raoul sortit alors de sa rêverie et porta ses yeux tout autour de lui. Il ne vit rien; et déjà il levait sa houssine pour faire regagner à son cheval le temps perdu, lorsqu'une tête à chevelure inculte, aux traits

anguleux, à l'expression tant soit peu sauvage, surgit entre deux rochers. Bientôt l'homme tout entier se montra, et dans ce brusque mouvement, sa main tira un poignard du fourreau.

— Holà ! holà ! serviteur du diable ! s'écria Raoul, un peu de modération ! Commence par renfoncer ta dague et réserve-la pour une meilleure occasion. Je devine que tu appartiens au sire d'Aubericourt, et je doute qu'il t'ait jamais permis de dévaliser ou même d'égratigner son ami Raoul de Fenestrange.

A ce nom, le routier, car c'était en effet un des gens du chevalier Eustache d'Auberticourt, remit sa dague au fourreau, non sans avoir exprimé par un grognement qu'une autre rencontre lui eût été infiniment plus agréable.

— Allons, console-toi de t'être dérangé inutilement, en comptant ce qu'il y a là-dedans, reprit Raoul en lui jetant sa bourse, et dis-moi si le sire d'Auberticourt est en ce moment dans son château ?

— Il y est, maître.

Raoul reprit sa route et eut bientôt disparu dans les profondeurs de la forêt.

Laissons-le rejoindre son digne ami Eustache d'Auberticourt, et revenons à Fenestrange.

Rien ne subsistait plus du mouvement extraordinaire occasionné deux heures auparavant par les funérailles du comte. Tout était rentré dans le silence et il semblait qu'on sentît dans tout le château cette tristesse et ce vide inexprimables qui envahissent les lieux où la mort vient de passer.

Aïssa, renfermée dans son appartement

depuis son retour de l'église, flottait entre mille résolutions contraires. Robert n'était plus là pour la défendre, et elle savait trop bien que la haine de Raoul était de celles qui ne pardonnent pas. Que devait-elle faire ? Partir ou rester ? Attaquer son ennemi par la ruse ou à front découvert ? Tous ces projets se détruisaient l'un l'autre, et la Candiote demeurait par moments perdue dans ses pensées, voyant bien le but qu'elle voulait atteindre, mais cherchant en vain la route la plus courte et la plus sûre pour y parvenir. Il était cependant un point qui ne pouvait laisser de doute dans son esprit, c'est que la difficulté de rejoindre Robert, dont elle ignorait la

retraite, l'empêchait, provisoirement du moins, de lever le masque et d'agir.

— Quitter ce château! dit-elle, impossible, puisque c'est ici que je dois attendre de *ses* nouvelles. Et cependant je ne me suis point trompée. A cette église, la physionomie de Raoul était sombre, menaçante...

Elle n'en put dire davantage.

Un bruit soudain la fit retourner brusquement.

Raoul était derrière elle.

A sa vue, Aïssa ne put se défendre d'un léger frémissement.

Il s'en aperçut et ressentant une joie intérieure qu'il se garda bien de laisser paraître au dehors, il lui dit en la saluant :

— Vous ne me croyiez pas si près de vous, madame.

— En effet... j'étais loin de m'attendre...

— Et pourquoi donc cela? Ne suis-je pas ici le seul maître désormais, et n'est-ce pas le moins que je fasse les honneurs de mon manoir à ceux qui l'habitent?

— Vous aviez quelque chose à me dire? répliqua Aïssa assez brusquement, pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas d'humeur à essuyer ses railleries.

— Oui, madame, et si je suis entré sans me faire annoncer, c'est que je n'ai pas supposé un instant que vous eussiez l'intention de me refuser audience.

— Expliquez-vous donc! dit Aïssa d'un ton impatient.

— En deux mots, madame, dit Raoul, voici l'objet de ma visite. Comme je le disais tout à l'heure, je suis seul maître ici. Or, nous sommes ennemis; vouloir nous faire illusion sur ce point serait peine perdue; je pourrais... je devrais même vous chasser d'ici.

La tête d'Aïssa se redressa vivement et son œil brilla d'un éclat sauvage.

— Avouez que vous vous y attendiez,

reprit Raoul. Mais, ajouta-t-il d'une voix meilleuse, je ne serai pas aussi discourtois que vous le supposiez peut-être au fond de votre pensée. Demeurez dans ce château, madame, tant qu'il vous plaira. Vous êtes ici sous la protection de mon frère, et, bien qu'il soit absent, bien que j'aie à me plaindre de lui, il ne sera pas dit que j'aurai laissé déchoir le vieux renom de Fenestrange en manquant aux lois de l'hospitalité. C'est en son nom que je vous l'offre. Ne me faites pas l'injure de de la refuser.

— Je ne l'accepte que jusqu'à ce soir, monseigneur.

— Partir ce soir, observa Raoul, serait imprudent. Il y a force mauvais compagnons dans le voisinage, et vous savez s'ils font état de l'honneur et de la sûreté des dames. Si j'avais à vous donner un conseil, ce serait d'attendre jusqu'à demain.

L'accent de franchise de Raoul sembla persuader la Candiote, malgré les excellentes raisons qu'elle avait de se défier de lui.

— Eh bien! oui, répondit-elle après

un moment de réflexion ; je partirai demain.

L'entretien fut interrompu à cet endroit par un bruit qui se fit entendre dans la pièce voisine et qui ressemblait à celui d'un meuble qu'on eût dérangé par mégarde.

— Qui donc est là? demanda la Candiote en allant soulever le rideau de la porte qui était restée ouverte.

— Pardon, répondit Lorenzino tout

tremblant, pardon, maîtresse, j'avais cru vous entendre appeler et j'étais venu...

Mais tout en parlant, on voyait que le page songeait à autre chose, et son regard, allant d'Aïssa à Raoul, exprimait une angoisse des plus vives.

— Tu t'es trompé, mon ami, dit Aïssa; mais puisque tu es venu, tu ne t'en retourneras pas sans que je t'aie fourni du moins l'occasion de me rendre un dernier service,

Lorenzino tressaillit, et cette fois toute

la puissance de son regard se concentra sur Raoul.

Aïssa continua :

— Je quitte demain Fenestrange. Veille, je te prie, à ce que tout soit prêt au point du jour. Va, mon enfant.

Lorenzino partit, mais sans répondre. On eût dit, à voir le calme avec lequel il accueillait la nouvelle du départ d'Aïssa, qu'il en était déjà instruit.

Raoul reprit, quand le page se fut éloigné :

— L'heure que vous choisissez pour quitter le château, madame, m'indique assez que vous ne m'autorisez pas à différer mes adieux. Daignez donc les recevoir dès à présent.

Deux saluts cérémonieux s'échangèrent, et Raoul sortit.

Il se promena un instant dans les cours, parut examiner les portes, les ponts-levis,

les poternes; puis, avisant un homme qui se rangeait pour le laisser passer, le bonnet à la main :

— Ah ! c'est toi, Guillaume ; je te cherchais.

— Monseigneur a des ordres à me donner ?

— Oui, approche.

Guillaume approcha, et Raoul continua en baissant la voix :

— Ce soir, à huit heures, quelques amis viendront me voir. Tu les laisseras entrer tous, mais à une condition.

— Laquelle, monseigneur?

— C'est qu'ils te diront : Noël et saint Georges.

— Hors cela?

— Porte close.

— Bien, monseigneur.

— Ce n'est pas tout. Il y a quelques femmes dans l'intérieur du château?

— Oui, monseigneur.

— Tu veilleras à ce que d'ici à demain pas une n'en sorte.

— Mais, observa l'archer, si notre damoiselle Aïssa...

— J'ai dit : Pas une, interrompit durement Raoul,

Guillaume ouvrit la bouche, probablement pour dire qu'il obéirait, mais Raoul lui tourna le dos sans attendre sa réponse.

CHAPITRE ONZIÈME

XI

La tourelle aux Chouettes.

La tourelle aux Chouettes, habitée par la Candiote, dominait une énorme salle, où s'étaient faits jadis les grands soupers, au retour des chasses, mais qui ne servait plus que de passage et qu'il lui fallait traverser quand elle se rendait chez elle.

Cette salle occupait tout le premier étage et s'appuyait sur de vastes hangars convertis en grange depuis la dernière récolte, et d'où s'échappait l'excellent parfum des foins coupés.

La soirée était chaude, l'air tiède et pur.

Aïssa, selon sa coutume, avait passé tout l'après-midi sur la plate-forme de la tour, qui donnait du côté de l'ouest et d'où l'on jouissait de l'admirable spectacle du soleil couchant. Souvent elle y restait

jusqu'à la nuit close, assise sur un banc de pierre, un livre ou une broderie à la main ; mais, cette fois, soit inquiétude, soit besoin de changer de place, elle se leva brusquement et prit le chemin de son appartement bien avant l'heure où elle rentrait d'ordinaire.

Elle marchait la tête baissée et comme perdue dans ses réflexions, lorsqu'arrivée à la grande salle dont nous venons de parler, elle s'arrêta tout à coup, comme stupéfaite de ce qu'elle voyait.

De nombreux valets, en présence de

Raoul, qui leur donnait ses ordres, transformaient cette vaste enceinte, ordinairement silencieuse et déserte, en une magnifique salle de festin.

Girandoles, vaisselles d'or, corbeilles de fleurs, rien n'y manquait.

— Pourquoi ces préparatifs? demanda Aïssa stupéfaite.

— Quelques compagnons de jeunesse que j'attends, répondit Raoul d'un ton

patelin. De bons amis auxquels je veux donner l'étrenne de ma châtellenie et que je n'ai pas cru devoir traiter dans la partie du château où feu mon père traitait les siens..... Vous devez comprendre le sentiment de respect qui m'a fait choisir un autre lieu pour une réunion de ce genre.

— Oui..... je comprends, répondit la Candiote; cette réunion était si urgente que vous n'avez pas même pu attendre que les os de votre père fussent refroidis dans le tombeau. Je comprends aussi que ma présence dans cette tourelle pourrait

gêner vos amis. Permettez donc que, pour cette nuit, je choisisse une autre retraite.

— Oh! vous ne ferez pas à mes amis l'injure de les fuir ainsi! s'écria galamment Raoul; ce serait douter de leur loyauté. D'ailleurs, cette tourelle est haute : vous habitez le dernier étage, nous sommes au rez-de-chaussée. Vous ne nous entendrez même pas.

— N'importe, dit Aïssa, je préfère...

Elle fit un pas vers la porte. Raoul la ferma et poussa le verrou.

Elle le regarda fixement. Il souriait.

— Vous le voyez, dit-il du ton le plus aimable, impossible de sortir, vous êtes ma prisonnière.

— Messire ! s'écria-t-elle avec un mouvement de colère.

— Oh ! rassurez-vous, reprit Raoul en témoignant un empressement plein de courtoisie, votre geôlier est à vos ordres, et si vous voulez absolument sortir...

Il s'arrêta comme pour attendre la décision d'Aïssa. Mais au ton dont il avait parlé, à l'obstination qu'il mettait à tenir sa main sur le verrou, on pouvait supposer qu'il n'était pas aussi pressé d'obéir qu'il semblait le prétendre. Aïssa le comprit, et ne voulant pas s'exposer à un refus, elle lui jeta un regard froid et digne, traversa lentement la salle, gagna l'autre porte et disparut. Raoul courut derrière elle, colla son oreille à cette porte, et ne la quitta qu'après avoir entendu le bruit de ses pas dans l'escalier et s'être ainsi assuré qu'elle était bien remontée dans sa chambre. Alors, un éclair joyeux illumina son visage et il s'écria :

— Fille d'enfer! qui as osé me braver en face et qui t'es liguée avec mon frère pour me combattre, je t'avais bien dit que j'aurais mon tour!

Cinq minutes ne s'étaient pas encore écoulées depuis que la Candiote avait regagné sa demeure, quand le pont-levis du château de Fenestrange s'abaissa et livra passage à deux ou trois cavaliers qui échangèrent avec Guillaume, le maître archer, quelques paroles a voix basse.

Raoul les aperçut et alla aussitôt à leur rencontre.

— A la bonne heure! dit-il, voilà de

l'exactitude, mes chers hôtes. Bonjour, Eustache. Ces gracieux chevaliers sont des nôtres? continua-t-il en montrant les deux compagnons de d'Auberticourt.

— Girard de Mauléon et Geoffroy de Porteboeuf, deux braves écuyers qui ont fait leurs premières armes en Écosse dans la guerre d'Édouard III contre le roi David Bruce, et qui, depuis, ont un peu guerroyé pour le compte de tout le monde. Rien ne pouvait leur être plus agréable que de contracter amitié avec le nouveau sire de Fenestrange, car tu es le vrai sire de Fenestrange, Raoul. Malheur aux ab-

sents ! Robert n'est pas là, Robert a tort.

— Et je prouverai que je suis digne de disposer des immenses biens qui composent le fief de mon père, répondit Raoul. Messires, unissons-nous et rien ne nous résistera. Nous aurons des compagnies pour nous faire honneur, nous lèverons des armées, nous prendrons des provinces. Tenez, j'ai toujours eu l'idée qu'en donnant la main à l'Anglais, il y aurait de grands coups à faire.

— Nous causerons de tout cela en sou-

pant, dit Eustache. Au fond des coupes les bonnes idées!... Aussi bien, voici le reste de tes convives qui passent le pont-levis. Si tu m'en crois, nous irons les recevoir et nous nous mettrons tout de suite à table.

L'avis fut goûté, et, au bout de quelques minutes, la bande joyeuse entrait tumultueusement dans la salle du premier étage et prenait place autour d'une table somptueusement servie.

Pendant ce temps, Aïssa, debout dans

l'embrasure de sa fenêtre, suivait d'un œil inquiet ces allées et venues et ce mouvement d'hommes à mine sinistre dont les éclats de gaîté commençaient à monter jusqu'à elle. Elle ne tarda point cependant à reprendre son calme habituel, et elle alla se renfermer dans un petit cabinet voisin de sa chambre, que Robert avait fait transformer pour elle en oratoire.

Au rez-de-chaussée, les coupes se vidaient et une heure ne s'était pas encore passée que déjà les langues déliées ne gardaient plus aucune prudence. Raoul laissait déborder la joie dont il était trans-

porté à la seule idée d'être enfin son maître, et ses dignes amis battaient des mains en l'écoutant. Bientôt l'ivresse gagna de proche en proche, ce fut une lutte de gais propos et d'éclats de rire. Chacun raconta son histoire ou plaça son mot.

— Messires, s'écria Raoul en levânt son verre, si vous m'en croyez, nous n'attendrons pas le dessert pour boire à nos triomphes et à nos plaisirs ! Quelle joyeuse vie nous allons mener! Sang-Dieu! une rasade de ce vieux vin de Corinthe, et que nos têtes et nos cœurs s'échauffent en même temps à l'idée des futurs exploits dont

nous avons résolu d'étonner le monde!

— Par Satan! dit Eustache en choquant son verre contre celui de Raoul, il me semble, mon brave camarade, que nous n'avons besoin, pour cela, que de rester fidèles à nous-mêmes. Le passé nous répond de l'avenir. Ah! il est vrai que jusqu'à présent, le vieux comte de Fenestrange, ton père, te tenait un peu en charte privée; mais te voilà libre aujourd'hui, et il dépend de toi d'atteindre le degré de renommée où sont déjà parvenus Eustache d'Auberticourt et ses dignes compagnons. Ah! tu parles de vie joyeuse!

demande-leur, à tous ces braves amis, si quelqu'un sur cette terre peut leur en remontrer à ce sujet.

— Oui, je sais, dit Raoul. Messires Girard de Mauléon et Geoffroy de Portebœuf surtout! On raconte d'eux des merveilles.

— Ce sont mes élèves, répondit Eustache en souriant avec orgueil.

— Oh! dit Girard en s'interrompant de

manger, des élèves qui valent au moins leur maître! conviens-en, Eustache.

— C'est vrai, cela, ajouta Geoffroy, s'arrachant aussi, pour protester contre ce nom d'elèves, aux douceurs d'un appétit qui ne paraissait pas avoir besoin de stimulant. Ce diable d'Eustache se fait toujours la part plus grosse que les autres.

— Pygmées! s'écria d'Auberticourt, rouge de colère, vous me faites l'effet de chevaux regimbant sous la main qui les a domptés. Au surplus, je vous pardonne

mais à une condition : c'est que vous régalerez notre hôte du récit de vos plus beaux exploits et que je raconterai les miens à mon tour. Il sera juge entre nous.

— C'est cela, c'est cela ! s'écrièrent les convives, ravis d'une aussi bonne idée.

— A toi de commencer, Girard de Mauléon, dit Eustache. Tu es notre aîné... à toi l'honneur !

— Merci de la préférence, répondit

Girard en déposant son verre à moitié vide, je meurs de faim et de soif et tu veux que je parle...

— Bah! dit un autre, tu rattraperas le temps perdu!

— Soit, mais alors j'en perdrai le moins possible, riposta Girard. En deux mots, ce sera fait. C'était en Espagne; je conduisais la plus jolie compagnie de ribauds!... des hommes charmants, de vrais petits amours! En passant par je ne sais quel bourg un peu endormi, l'idée nous

prend de le mettre à sac et à rançon. C'était la nuit, nous étions très gais, la chose alla toute seule. Quelques récalcitrants estropiés, deux ou trois mâsures incendiées par-ci par-là, des femmes effarouchées, une vingtaine d'estocades échangées dans l'ombre, en deux heures ce fut une affaire bâclée. Là-dessus on compte le butin pour le partager. Une somme honnête, ma foi, trois cents piastres! Tout à coup, une autre idée me vient. Il est bon de vous dire que j'étais alors fort épris d'une superbe Aragonaise, dona Flora de Hénarès, œil noir, taille de guêpe, cœur tendre, mais coquette et exigeante à ruiner le Grand-Mogol! Je me rappelle qu'elle s'est mis en tête d'avoir

un collier d'or, une espèce de merveille exposée chez un joaillier de Sarragosse et qu'elle a promis son amour à celui de ses adorateurs qui le lui apporterait le lendemain. Je me souviens en même temps que le collier vaut justement trois cents piastres. Halte-là, mes maîtres, dis-je en mettant la main sur le trésor, j'ai besoin de la somme entière et j'espère que vous n'hésiterez pas à m'en faire l'abandon. La proposition ne semble pas leur sourire; de mon côté, je parais disposé à me passer de leur consentement. Bref, on dégaîne, et pour leur prouver que je ne les crains guères, je demande à me battre contre douze d'entre eux, promettant de renoncer

à mes prétentions à la première égratignure que je recevrai. On tire douze noms au sort, les poignards brillent, la partie commence. Le lendemain on comptait douze ribauds de moins dans ma compagnie, mais aussi la belle Flora avait à son cou le collier d'or.

On fêta beaucoup ce splendide fait d'armes qui, du reste, était à la connaissance de plusieurs des assistants.

— C'est fort beau, sans doute, mais trop chevaleresque, dit alors l'un d'eux. Tu

gagneras le paradis avec beaucoup d'actions comme celles-là, maître Girard, et une aventure de routier doit avoir je ne sais quelle saveur infernale qui manque complètement à la tienne. Geoffroy de Porteboeuf te ferait encore mieux comprendre ma pensée s'il voulait nous raconter sa visite au castel de Viry.

— Par les cornes de Beelzébuth! y a-t-il là de quoi tant s'émerveiller! dit Geoffroy de Porteboeuf, tout en continuant de manger, car il ne paraissait nullement d'humeur à vouloir perdre un coup de dent; j'ai fait dix fois mieux que cela dans ma

vie; mais puisque ce récit peut plaire à mon ami Reynold, je suis prêt à m'exécuter. Le fait est que nous arrivâmes au Castel de Viry au meilleur moment qu'on puisse choisir. Il y avait grand feu à la cuisine, et tout respirait un air de fête. Le jeune comte de Viry allait épouser sa cousine, noble damoiselle d'une des bonnes maisons du Puy en Velay. Les portes étaient sans gardiens, la garnison tout entière dansait sur les pelouses avec les paysannes du voisinage; nous prîmes les tourelles, nous nous installâmes aux poternes, nous envahîmes le préau sans coup férir. C'était déjà bien, mais il fallait ire notre compliment au seigneur du

lieu. Nous apprenons qu'il était dans la chapelle du château, laquelle était pratiquée sous les combles, probablement pour se trouver plus près du paradis. Nous montons une vingtaine. Le comte de Viry était là, en effet, avec sa fiancée, entouré de ses parents et d'une partie de ses vassaux, attendant le chapelain qui se préparait dans une chambre prochaine, par la prière et le recueillement, à les marier le plus chrétiennement possible. A ma vue, le comte se fâche. Ma figure ne lui revenait guère apparemment. Il s'approche de moi, me prie assez peu poliment de me retirer, et, sur mon refus, met flamberge au vent! J'accepte le défi,

il tombe mort, et la jeune épouse s'évanouit. Quand elle reprit connaissance et qu'elle sut qu'elle avait passé deux heures en ma compagnie, dans un château dont j'étais devenu le maître, puisque mes hommes en gardaient toutes les issues, croiriez-vous, mes maîtres, que cette mijaurée eut le mauvais goût de se désespérer et me joua le vilain tour de devenir folle! J'en fus contrarié. Une si jolie aventure finir aussi mal! N'importe, ça été une heureuse journée, et j'ai toujours su gré au sire de Viry de m'avoir fourni l'occasion d'un si beau coup d'estoc.

Ce magnifique exploit fut aussi fort applaudi.

— Allons, dit Girard, à ton tour, Eustache!

— Voilà, en effet, de grands coups, dit celui-ci; et il y aurait là de quoi faire reculer le plus intrépide jouteur, si l'on n'avait de quoi riposter avec quelque espérance de succès. Pour moi, qui suis ici tout à fait en pays de connaissance, il me suffira de citer un seul nom : le château de Couvreilles.

— En Beauvoisis, ajouta Raoul. J'y passai l'an dernier et en admirai les tours si coquettes et si bien bâties.

— Vous pouvez y passer maintenant, sire Raoul, répliqua un des convives, et vous ne verrez plus que la place où s'élevaient ces jolies tourelles. Il n'en reste plus rien.

— Pardieu si, reprit gaîment Eustache; il reste encore trace de la grande cheminée de cuisine.

Il courut un frémissement dans l'assemblée, comme si ces rudes et grossières natures eussent encore été capables d'une émotion quelconque.

— Qu'est-ce donc? demanda Raoul.

— Oh! presque rien. Le sire de Couvreilles m'avait jadis insulté; la baronne sa femme m'avait infligé le même affront que te fait subir depuis si longtemps Diane de Cévoles, mon bon Raoul; elle avait méprisé l'offre de ma main. J'avais donc un vieux compte à régler avec cet heureux couple. Ma foi, un beau jour, profitant des dispositions de ma troupe, je voulus en finir. Nous arrivons au château; c'était la nuit, il y avait eu chasse dans la forêt, et on s'apprêtait à faire fête au cerf en le servant dans un repas splendide. Te

dire, mon cher Raoul, qu'en moins d'une heure, le château était en flammes et sa population en déroute, cela n'aurait rien qui pût te surprendre.... Mais ce qui te paraîtra plus intéressant, à coup sûr, c'est la vengeance folle que je songeai à tirer de mes deux époux. La broche était préparée pour le festin : j'y fis mettre le baron de Couvreilles au lieu du cerf, et je forçai la baronne éplorée à souper de ce friand morceau.

— Tu me donnes le frisson avec ton sangfroid ! s'écria Raoul, qui écoutait Eustache avec un mélange de stupeur et

d'admiration. Mais que devint la baronne de Couvreilles?

— Il paraît que ce repas était trop indigeste pour elle, répondit tranquillement Eustache; elle en mourut dans la nuit. Eh bien, compagnons maudits, suis-je votre maître, oui ou non?

— Par tous les diables d'enfer, oui!

Et tous répétèrent en chœur:

— Oui! oui!

— Buvons à Eustache, reprit Raoul, et prions Satan de lui faire la grâce d'achever sa carrière aussi glorieusement qu'il l'a commencée. Comment trouves-tu ce vin, Eustache?

— Excellent! Rien ne manque à ton festin, Raoul; il est parfait.

— Et moi, répliqua celui-ci, je ne suis pas de ton avis; il me semble qu'il y manque quelque chose.

— Quoi donc? demanda Geoffroy, dont

la mine épanouie témoignait des excellentes dispositions où l'avait mis le repas; j'ai beau chercher, je ne vois pas ce que nous pourrions désirer de plus.

— Comment! vous ne comprenez pas que si une jolie châtelaine faisait les honneurs de cette table...

— Oh! alors, ce serait le paradis! s'écria Girard de Mauléon.

— Et le plus délicieux de tous, celui de Mahomet! ajouta Eustache.

— Malheureusement, nous sommes chrétiens, et il n'est pas probable que le Prophète nous envoie ici par faveur spéciale une de ses houris, dit Geoffroy.

— Et si, à défaut de Mahomet, je vous l'offrais, moi! dit Raoul en se levant et en jetant un regard sur tous ses convives, comme pour juger de l'effet qu'allaient produire ses paroles.

Tous se levèrent d'un même bond.

— Dis-tu vrai? demanda d'Auberticourt, l'œil étincelant.

— J'ai ici un bijou qui ferait ma fortune si j'étais marchand d'esclaves à Constantinople. Mais nous sommes en France ; je suis le noble seigneur de Fenestrange, et au lieu de vendre, je donne. Messires, votre hôte sait trop à quoi ce titre l'engage pour se mettre au nombre des concurrents. Luttez entre vous d'ardeurs et de prouesses. Cette femme sera au plus hardi.

— Où est-elle ? où est-elle ?

Raoul étendit le bras.

— Au haut de l'escalier sur lequel ouvre cette porte. Elle ne peut vous échapper, car il n'y a pas d'autre issue.

Tous se précipitèrent vers la porte. Chacun voulait arriver le premier. Les clameurs se croisaient, des éclairs de fureur brillaient dans tous les regards, déjà les dagues sortaient de leurs gaînes.

— Tout beau ! s'écria Raoul. Un peu de modération, mes maîtres. Si les chasseurs s'entre-tuent, le gibier n'aura plus rien à craindre. Que ne tirez-vous au sort ?

La tempête s'apaisa. Ces hommes parurent se consulter un moment; puis quelques voix répondirent :

— Soit. Tirons au sort.

On prit à la hâte un chapeau, on y jeta pêle-mêle les noms de tous les convives, et Raoul, seul à ne point courir la chance, fut invité à désigner le vainqueur.

Il plongea la main dans le chapeau, ouvrit le papier et l'éleva en l'air pour que chacun pût le voir :

— Eustache ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Eustache poussa un cri de triomphe. Le visage de Raoul exprima lui-même une joie infernale ; mais comme s'il eût pensé que ce rude athlète avait encore besoin d'être excité au combat, il s'écria :

— Prends garde, prends bien garde, d'Auberticourt, la belle n'est pas facile à réduire et tu n'en auras pas raison aussi promptement que tu pourrais le croire. Elle a des accents de sirène. Je te prédis

que si tu n'y mets ordre, elle amollira ton courage et se tirera de tes mains.

— Tu ne connais pas Eustache d'Auberticourt, riposta celui-ci avec un sourire dédaigneux. Si je crains quelque chose, au contraire, c'est d'avoir affaire à une adversaire indigne de moi. Nos cris ont déjà dû parvenir jusqu'à son oreille, et il est probable que je vais trouver une pauvre biche effarouchée, tapie au fond de sa chambre, pâle, tremblante, et priant quelque saint du Paradis de vouloir bien veiller sur elle. A ma vue, ce seront des pleurs, des exclamations !... Un évanouis-

sement peut-être. J'ai le pressentiment que ce sera d'une fadeur désespérante. Mais n'importe, j'ai gagné; profitons-en.

On se rangea pour lui faire place, et il se dirigea vers la porte du fond.

Mais tout à coup cette porte s'ouvrit, et Aïssa parut.

CHAPITRE DOUZIÈME

XII

Les honneurs du souper.

La Candiote était en effet très pâle, comme l'avait supposé Eustache; mais il y avait sur son visage je ne sais quelle expression radieuse et calme qui contrastait d'une façon étrange avec cette extrême pâleur.

Il y eut, à sa vue, un mouvement général de stupeur. Quelques paroles s'échangèrent à la dérobée, et tous les regards semblèrent s'interroger en même temps.

— Mon Dieu, messires, dit Aïssa d'une voix ferme et cependant pleine de douceur, vous commenciez à parler si haut que de ma chambre j'ai pu entendre, très confusément d'ailleurs et sans y mettre la moindre indiscrétion, je vous le jure, une partie de votre conversation. J'ai cru comprendre qne vous aviez l'intention de m'y venir faire visite, et c'est une peine que j'ai voulu vous éviter en me rendant

moi-même au milieu de vous. Si vous daignez y consentir, je ferai les honneurs de votre souper.

— Belle Aïssa, dit Raoul, vous êtes la bien-venue, je le dis au nom de tous ceux qui m'entourent.

— Je le crois, répondit la Candiote, et autant je suis persuadée du plaisir que je vous cause, autant je suis certaine de n'avoir rien à craindre en si honorable compagnie.

— Il nous est doux d'être aussi bien

jugés par une si charmante personne, dit Eustache.

— Si je vous estimais assez peu, reprit Aïssa, pour me défier de vous, voici un poignard qui, entre mes mains, serait une excellente sauve-garde; car je ne tiens guère à la vie, et si mon honneur courait quelque danger...

Elle tira un poignard de sa ceinture et le fit briller en l'air. Tous ces hommes, sous l'empire de la surprise que leur avait causée l'apparition si brusque d'Aïssa et

son abord dégagé, suivaient avec anxiété ses moindres mouvements.

— Mais, continua-t-elle, je sais à qui j'ai affaire : vous, seigneur d'Auberticourt, vous tous, messires, je vous tiens pour gens courtois, incapables de félonie, surtout envers une femme. Cette arme m'est donc complètement inutile, et je ne saurais mieux prouver l'estime que je fais de vous, qu'en la jetant loin de moi.

Le poignard alla effectivement rouler dans un coin de la salle.

— Vous nous comblez par tant d'indulgence, dit Eustache, dont la joie perça à travers le masque de déférence dont il s'efforçait de couvrir son visage, pendant que Raoul lui jetait sournoisement un sourire ironique.

— En effet, qu'aurais-je à redouter ici? poursuivit Aïssa du même ton. Le sire Eustache d'Auberticourt n'est-il pas réputé brave entre les braves? Messire Geoffroy de Portebœuf, maître Girard de Mauléon ne sont-ils pas renommés dans toute la contrée pour leurs hauts faits?

Il est vrai que la médisance s'est parfois exercée sur eux et a voulu mettre sur leur compte certaines expéditions honteuses qui feraient rougir les plus vils bandits ; mais si l'on osait propager devant eux de pareils dires, leur épée ferait rentrer le mensonge dans la gorge du calomniateur. Quant à vous, messire Raoul, que vous dirais-je qui ne vous ait déjà été dit cent fois par votre conscience elle-même ? Vous êtes, et je vous demande pardon de blesser aussi publiquement votre modestie, vous êtes un type accompli de noblesse et de loyauté et chacun s'accorde à reconnaître en vous la fine fleur de la chevalerie française.

Raoul fronça le sourcil. Il commençait à ne plus comprendre ce que tout cela voulait dire.

— Je sais bien, reprit Aïssa, que dans une altercation avec votre frère, il vous a broyé le poignet et que vous en portez encore la marque; je sais qu'il vous a fait plier devant lui comme un lâche, et que la trace en est restée à vos genoux.

— Aïssa! s'écria Raoul blême de colère...

— Mais vous avez l'âme trop généreuse,

continua gracieusement la Candiote, pour vous souvenir de pareilles misères. Allons, remettez-vous, messire Raoul; il ne faut pas pousser l'humilité chrétienne jusqu'à refuser d'entendre son éloge, surtout lorsque cet éloge est aussi bien mérité. Messieurs, poursuivit-elle en s'adressant à tous les convives qui l'écoutaient d'un air passablement ébahi, je serais désolée que ma présence interrompît vos plaisirs. Continuez donc de souper. Tenez, je vous en donne l'exemple.

Elle prit place à table, résolûment, aussi calme que si elle eût eu à faire les hon-

neurs d'un festin offert à ses propres invités. Du reste, point d'air de menace ni de forfanterie. Aucun des regards fixés sur elle ne put aller assez au fond de son âme, pour pénétrer le dessein qui s'y était formé. Quant à Eustache d'Auberticourt, ébloui par les perfections d'Aïssa, il concentrait son admiration sur la belle Candiote, peu préoccupé des intentions secrètes qu'elle pouvait avoir. Elle arrêta un instant sur lui son œil, clair et fixe comme une étoile, comme si elle eût voulu lire dans sa pensée; puis, lui montrant une place auprès d'elle :

— Asseyez-vous ici, messire d'Auberti-

court, dit-elle. En disant tout à l'heure que la renommée vous proclamait brave, j'ai oublié d'ajouter qu'elle vous décernait également la palme de la galanterie. Je serai fière d'avoir à mon côté un chevalier aussi parfait.

— Belle Aïssa, répondit Eustache en s'asseyant, il y a un vieux dicton grec ainsi conçu : Connais-toi toi-même. Je l'ai souvent médité, et il m'a enseigné à savoir exactement ce que je vaux. Croyez-moi, ne me supposez pas des vertus dont je suis incapable et que je n'ai pas même la vanité de m'attribuer. Vous dites que je

suis brave! Quel homme ne l'est pas? Pour ce qui est de la galanterie, c'est autre chose; je ne m'en pique point, je l'avoue, et je laisse cela aux blonds damoiseaux qui passent leur vie à pousser des soupirs en l'honneur de madame Vénus et du petit dieu Cupido.

— Ah ça, messire, reprit Aïssa avec le plus grand sangfroid, quand une femme a le bonheur de vous plaire, comment faites-vous donc pour le lui dire?

— Je ne le lui dis pas, répondit Eustache

en vidant un plein verre de vin, je le lui prouve.

Il se leva, déposa son verre si brutalement qu'il se brisa en mille pièces, et se pencha vivement vers Aïssa.

— Que prétendez-vous donc? demanda la Candiote en l'éloignant d'un geste, pendant que son visage témoignait un naïf étonnement.

— Je prétends vous prouver, la belle, que, sans filer le parfait amour comme

nos ancêtres, dont Dieu ait l'âme, nous savons aussi bien qu'eux réduire les vertus rebelles et conquérir les cœurs. La seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils les obtenaient par la prière, tandis que nous les prenons d'assaut.

— C'est à dire que vous nous traitez comme des forteresses. Comte Raoul, dites donc à vos valets de jeter un peu d'eau dans la coupe du sire d'Auberticourt. Il déraisonne.

— Rien n'est plus vrai, charmante Aïssa,

s'écria Eustache, l'œil étincelant, je sens que ma raison m'abandonne ; mais ma folie est si douce que je suis certain de vous la faire partager bientôt !

— Oh ! je n'en crois rien, dit Aïssa en éclatant de rire.

Raoul suivait attentivement tous les mouvements de la Candiote et demeurait confondu de deux choses : d'abord de la parfaite tranquillité de la jeune fille, puis de l'espèce d'embarras qui se trahissait dans l'attitude d'Eustache, malgré ses

rodomontades et la hardiesse impudente qui se peignait dans ses regards.

En effet, l'éclat de rire d'Aïssa l'avait en quelque sorte glacé et cloué à sa place.

Il y eut un moment même ou l'œil de la Candiote fit baisser le sien. Raoul crut opportun d'aiguillonner son orgueil.

—Tu t'es fourvoyé, mon brave Eustache, lui dit-il. Aïssa, la protégée de mon frère, c'est-à-dire d'un seigneur accompli, sait ce qu'elle se doit à elle-même. Ces façons

de routier ne peuvent que le perdre dans son esprit.

— Merci du soin que vous prenez de me défendre, dit Aïssa à Raoul avec un mouvement de tête des plus gracieux; mais soyez tranquille, je saurai bien me défendre moi-même.

— Sans arme? répliqua Eustache; car vous n'oubliez pas sans doute que vous avez jeté la vôtre.

— Oh! si j'en voulais une!

Et, tendant le bras vers Raoul avec la vivacité de l'éclair, elle lui enleva sa dague.

Celui-ci fit un bond de surprise et resta stupéfait.

— Rassurez-vous, lui dit la Candiote.

Puis, se tournant vers Eustache d'Auberticourt :

— Vous voyez, continua-t-elle, qu'il

ne tiendrait qu'à moi d'égaliser les chances du combat. Car je ne suis pas trop maladroite, je vous en préviens. Mais je n'en ai nul besoin. Comte Raoul, voici votre dague.

Elle la prit par la pointe et la lui rendit en souriant.

Raoul renfonça machinalement sa dague au fourreau et lança à Eustache un regard qui semblait dire :

— Tu n'es qu'un lâche, et je vais accomplir ce que tu n'as osé tenter.

Pendant ce temps, Aïssa s'était levée de table, au grand scandale de tous les convives, qui commençaient à prendre en singulier mépris le sire Eustache d'Auberticourt; puis, ayant fait quelques pas vers la porte de sortie, elle s'arrêta et dit, toujours avec le même calme :

— Adieu, messires, j'étais venue dans l'intention de passer la nuit entière en votre compagnie, mais je renonce à ce projet... car je m'aperçois que vous n'avez point en ce moment les idées très nettes, et que la présence d'une femme, loin de vous être agréable, pourrait au contraire vous gêner. Je me retire.

Les yeux d'Eustache, pendant qu'Aïssa parlait, s'étaient fixés sur elle avec tant de force, qu'ils s'injectèrent de sang tout à coup, et qu'un vertige inexplicable sembla s'emparer de toute sa personne.

Il bondit comme un tigre de la place où il était jusqu'à la porte de sortie qu'Aïssa se préparait déjà à ouvrir et poussa brutalement le verrou. Une joie sauvage brilla sur le front de Raoul. Les convives, remis en belle humeur, choquèrent bruyamment leurs verres.

— A la bonne heure, donc! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Ah! c'est ainsi! dit Aïssa, dont l'émotion commença à se trahir.

Elle mit la main sur le verrou que d'Auberticourt venait de fermer.

— Je comprends, dit celui-ci, un verrou peut se rouvrir. Mais nous avons la serrure. Tenez, ma belle prisonnière, tâchez de vous sauver maintenant.

Il donna deux tours à la serrure, retira la clé et la lança par la fenêtre.

— La porte est de fer, dit-il, et je défie tous nos amis ici présents de la briser.

Puis revenant à elle et riant à son tour aux éclats :

— Ah! ah! la belle! Vous avez peur!

— Voyez si je tremble!

— Vous espérez donc encore m'échapper?

— J'en suis certaine..... Et dans un instant vous n'en douterez plus vous-même. Écoutez.

On entendit en effet comme un bruit lointain.

— Qu'est-ce donc ? dit Eustache frappé de surprise.

Raoul prêta l'oreille.

— On dirait une cavalcade qui s'appro-

cherait tout doucement du château, dit Geoffroy de Porteboœuf en courant à l'une des fenêtres.

— Du tout, répliqua Girard de Mauléon allant de l'autre côté de la salle et appliquant son oreille à la muraille. Cela ressemble plutôt au roulement d'une douzaine de charriots passant sur la route.

— Je comprends tout! s'écria Raoul en enveloppant Aïssa d'un regard de colère. Cette fille de malheur nous a trahis. Elle sait où est mon frère, elle l'aura averti et

c'est un plan concerté entre eux deux pour faire tomber le château de Fenestrange en son pouvoir.

— Allons, messires, dit Aïssa, mettez-vous en frais d'imagination pour trouver le nom de celui qui vient à mon aide. Votre esprit pénétrant ne peut rester court en pareille occasion, ce serait trop humiliant. Je puis toujours vous affirmer que ce n'est pas Robert. Non! ce n'est pas lui, je vous le jure. Je jure aussi que ceux qui méritent vraiment le nom de traîtres sont ici devant moi, et que Dieu leur réserve une punition terrible!

Elle éleva la main comme pour prendre le ciel à témoin de son serment, et son regard sombre et fier fit encore pâlir et reculer le sire d'Auberticourt.

— Décidément, elle t'ensorcelle, dit Raoul à Eustache en lui montrant Aïssa. Mais sommes-nous donc des enfants pour nous laisser intimider par une femme ? Il faudra bien qu'elle nous dise enfin le nom de ce redoutable défenseur dont le secours lui arrive si à propos.

En ce moment, une flamme rougeâtre parut aux vitres d'une des fenêtres.

Tous se précipitèrent de ce côté, puis s'arrêtèrent brusquement, muets, pâles, consternés.

— Eh bien! messieurs, vous me demandiez le nom du défenseur sur lequel j'avais compté : vous le voyez maintenant, il vient à vous. Tirez donc vos dagues, dégaînez donc vos épées : c'est l'incendie!

Il y eut comme un cri sourd, arraché par la terreur.

— Oui, reprit alors Aïssa avec exal-

tation, l'incendie qui va nous dévorer tous !

Au même instant, des craquements épouvantables se firent entendre dans toute l'étendue de la salle. Un bruit qui ressemblait tantôt à celui d'un gros de cavalerie qui se serait approché au galop, tantôt à celui de la mer montante, vint frapper de stupeur tous ces aventuriers. Ils eussent accueilli avec joie l'idée d'une lutte sanglante avec des hommes, mais ils se sentirent écrasés, perdus, devant cet ennemi terrible qui allait les vaincre sans combat.

Rien ne saurait donner une idée de la confusion qui régna dès ce moment parmi les convives de Fenestrange. Le feu gagnait, les vitres tombaient en éclats, la flamme venait d'envahir la porte qui donnait dans la tour, c'est-à-dire la seule issue par où l'on eût quelque chance d'échapper, puisque d'Auberticourt avait eu l'heureuse inspiration de jeter par la fenêtre la clé de celle qui ouvrait sur la cour.

C'était un spectacle hideux et infernal que cette réunion de visages hébétés par l'ivresse, grimaçant la colère, et expri-

mant toutes les angoisses de l'impuissance furieuse. Ils allaient, revenaient, couraient, haletants et se heurtant les uns les autres. Tous regardaient d'un œil hagard cette rivière de charbons ardents qui les séparait de la plate-forme et qui menaçait de déborder jusque sous leurs pieds.

Tout à coup un pan de muraille s'écroula, entraînant deux ou trois hommes dans sa chute, mais ouvrant un entablement de pierre par lequel on pouvait atteindre un énorme mur qui longeait les fossés du château; sans s'inquiéter de ceux que l'incendie venait d'engloutir derrière eux,

les survivants se précipitèrent sur ce pan de muraille, agiles comme des tigres et luttant à qui atteindrait le premier ce passage, beaucoup trop étroit pour leur permettre de le franchir tous à la fois.

Ce furent encore des cris étouffés, des imprécations, des menaces. Chacun voulait être sauvé, fût-ce aux dépens de la vie d'un autre.

Aïssa avait atteint son but.

On l'oubliait

Cet oubli, c'était la mort. Mais qu'importait à la Candiote? L'amour qu'elle portait à Robert et qui pouvait la pousser au crime, exaltait aussi par moments son âme bien au-dessus des sentiments vulgaires. Elle voulait avant tout se conserver à Robert, pure, intacte, digne de lui. Elle avait réussi.

Debout dans un coin de cette salle qui allait devenir son tombeau, elle attendait donc l'heure fatale, non sans un frémissement de terreur et de regret, mais pourtant immobile et résignée, quand soudain,

elle tressaillit au contact d'une main qui touchait la sienne.

Elle se retourna brusquement.

— Lorenzino ! s'écria-t-elle.

— Silence ! dit celui-ci, et suivez-moi.

Elle vit, en effet, à demi ouverte et presque perdue dans la muraille, une petite porte dont l'existence n'était probalement connue que de Lorenzino, et par laquelle il avait pu pénétrer jusqu'à elle. Un regard

suppliant du jeune page lui fit comprendre qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Elle passa la première, et il s'engagea derrière elle dans la cage d'un humide et sombre escalier.

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII

Les ruines.

Il était quatre heures du matin, et les plaines qui environnaient le château présentaient déjà un aspect des plus animés, car les paysans, très matineux d'ordinaire, s'étaient hâtés de sortir de leur lit pour venir contempler, dans leur sauvage hor-

reur, les résultats de l'incendie de Fenestrange. A la vérité, la partie qui avait échappé aux flammes l'emportait de beaucoup sur celle qui était réduite en cendres; mais la tour, où avait eu lieu le festin, présentait le spectacle d'une destruction totale.

Pierres calcinées, poutres noircies, pans de murailles ébréchées, ruines branlantes, tout un amas de cendres, de débris, au milieu desquels on reconaissait des coupes, des candélabres, des plats d'argent tordus par la flamme; tel était le tableau

de désolation éclairé par les rayons du soleil levant.

Tout au sommet de ces décombres, deux nmes étaient assis.

'étaient Raoul de Fenestrange et Eusta :he d'Auberticourt.

Le premier avait la tête plongée dans ses mains, et son visage exprimait le travail intérieur d'une sombre méditation.

Le second conservait sur sa physiono-

mie le cachet d'insouciance qu'on y remarquait d'ordinaire, et on voyait briller dans ses yeux une flamme ardente indiquant très clairement qu'il n'était pas homme à se laisser abattre par le sort, et qu'il n'y avait point pour lui d'échec si grand, qu'il ne songeât tout d'abord à la revanche.

— Voyons, Raoul, un peu de courage, dit-il. Par les cornes du diable! tu ressembles plus à un pauvre hère courbé sous le fouet d'un maître, qu'à un seigneur ayant sous son obéissance des villages entiers et des vassaux prêts à marcher pour sa dé-

fense. Que regrettes-tu? Explique-toi. Est-ce cette tour démantelée dont un mois de travail suffira à relever les créneaux?

Raoul haussa les épaules.

— A la bonne heure : c'est l'affaire des maçons. Seraient-ce les trésors qu'elle renfermait? car une grande partie de la monnaie d'or que t'avait laissée le comte se trouvait renfermée, m'as-tu dit, dans les profondeurs du vieux mur qui a croulé le premier sous l'incendie.

— Que me fait la perte d'un peu d'or! répliqua Raoul en levant la tête avec l'expression de l'orgueil froissé.

— J'y suis... Le testament de ton père est détruit, ce testament où, contre l'usage et en dépit du droit d'aînesse, il te lègue à l'exclusion de Robert, le château et les dépendances de Fenestrange.

— Ce testament était hors des atteintes du feu, répondit Raoul.

— Alors, j'ai beau chercher...

— Tu te trompes dans toutes tes suppositions, mon pauvre Eustache, car le mal dont je souffre n'est pas un mal imaginaire. Ce mal me poursuit, m'obsède, me torture... et il est là.

En disant ce mot, Raoul posa la main sur son cœur par un mouvement de rage concentrée.

— Ah! je devine, dit l'aventurier.

— Tu devines! s'écria Raoul en fixant sur lui un regard où étincela un rapide éclair. Que devines-tu?

— Eh! pardieu!... que tu voulais te venger d'Aïssa, et que cette vengeance t'échappe.

L'œil de Raoul devint morne et il murmura :

— Allons, tu es un pauvre devin, mon cher Eustache, et décidément tu es plus habile à donner une bonne estocade qu'à lire dans les cœurs.

— Je lis pourtant dans le tien quelque chose comme un désir.

— Pas tout à fait.

— Un regret alors?

— Oui... le regret de n'avoir pas vu la Candiote maudite engloutie dans cet incendie qu'elle avait allumé de ses mains.

— Quoi! dit Eustache étonné, tu voulais sa mort?

— Je la voudrais maintenant surtout, maintenant qu'elle peut parler, mainte-

nant qu'elle est hors de ce château, car il est évident qu'elle s'est enfuie; maintenant enfin qu'elle peut publier ce qui s'est passé ici, et faire peser sur moi toute la responsabilité de cette nuit terrible.

— Plus je t'entends et plus je t'admire, dit Eustache. Est-ce bien Raoul qui parle? est-ce bien mon digne ami, le sire de Fenestrange, qui se préoccupe du soin de sa renommée, et s'inquiète de ce qu'on pourra dire de lui.

Raoul garda le silence.

— Ainsi donc la crainte de voir une tache légère souiller ta robe d'innocence, voilà ce qui te rend soucieux! Raoul, il faut que je l'avoue, ta vue seule me pénètre d'admiration et de respect, et j'ai presque envie de m'agenouiller devant toi comme devant un saint.

Et Eustache ayant fait mine de s'incliner avec un sérieux grotesque, se releva en éclatant de rire.

Raoul haussa encore les épaules.

— Tu plaisantes, dit-il. C'est mal, car j'ai la mort dans l'âme.

— A qui la faute? Si tu me confiais ce qui te tourmente, il est probable que je me mettrais à l'unisson de ta tristesse et que je deviendrais lugubre comme un chant d'église. Mais, de bonne foi, puis-je fondre en larmes parce que ta réputation d'honnête et pieux seigneur va être légèrement écornée? Le grand dommage! Je ne vois aucun mal à ce que l'univers entier sache que nous avons bien ri, bien bu, bien soupé cette nuit. La seule chose que je voudrais lui cacher — à l'univers —

parce qu'elle est très humiliante, c'est que nous étions là une douzaine de vautours ayant entre nos serres une blanche colombe, et que la colombe s'est envolée en se moquant de nous!

— Eh! que le monde entier connaisse nos folies, ces folies dussent-elles aller jusqu'au crime, répliqua Raoul avec humeur, je t'assure que cela m'importerait bien peu, si je pouvais être certain que le bruit n'en parvînt pas jusqu'au château de Cévoles.

— Au château de Cévoles? répéta Eus-

tache du ton d'un homme qui cherche à comprendre.

— Aïssa est vindicative, elle me hait et sa haine devinera que pour rien au monde je ne voudrais qu'on sût à Cévoles les scènes de violence qui ont eu lieu cette nuit à Fenestrange. Ou je me trompe fort, ou elle fera tout pour que le vieux baron en soit instruit..... Et alors, plus que jamais, il me refusera sa porte.... plus que jamais....

— Il te refusera sa fille. L'un est la con-

séquence de l'autre. Ah! ça, tu y tenais donc beaucoup à ce mariage?

— Plus qu'à ma vie.

— Diable! est-ce qu'il y a de bien grands trésors dans ce manoir de Cévoles?

— Il n'en est qu'un dont la possession me tente, répondit Raoul d'une voix émue, et celui-là je ne le céderais à personne, pas même à Satan, vînt-il du fond de l'enfer pour me l'arracher!

— Oh! oh! s'écria Eustache affectant tout à coup le ton sérieux, la chose est plus grave que je ne l'avais cru d'abord. Je savais bien que tu avais des vues sur la belle Diane de Cévoles, mais j'étais loin de supposer... Raoul, Raoul, tu m'inquiètes..... Comment réussiront nos projets, si tu deviens un fade et ennuyeux soupirant? Veux-tu que je te dise? Tu es malade, il faut que je te guérisse. Songe donc au vrai but de la vie : est-ce que ce n'est pas l'oubli de toutes les misères? est-ce que ce n'est pas le plaisir? Préférer une femme à une autre, mais c'est de la folie! La blonde n'a-t-elle pas un air langoureux à faire damner l'âme? la brune n'est-elle pas ravissante

avec sa taille cambrée et ses yeux qui pétillent? Celle-ci est gaie, celle-là est triste, toutes deux sont belles. Le choix de l'une au détriment de l'autre est un acte d'ingratitude envers la nature qui les a indistinctement formées pour notre bonheur. Songe à cela.... et pour peu que mademoiselle Diane ait eu le talent de te plaire...

— Tais-toi, interrompit vivement Raoul, pas un mot de plus : je l'aime.

L'accent dont cette dernière parole fut prononcée indiqua clairement à Eustache

qu'une plus longue raillerie ne serait pas du goût de Raoul.

— C'est différent, dit-il, mais tu me pardonneras bien de m'y être un peu trompé... Pour moi, une femme est une femme, et je croyais...

— Je l'ai cru longtemps comme toi... je l'ai cru jusqu'au jour où j'ai connu Diane... jour terrible qui devait commencer pour moi une vie d'humiliation et de souffrance... On dit que l'amour rend heureux : je n'en sais rien, car du moment où

j'aimai Diane, je ne connus plus ni le repos, ni l'insouciance, ni le bonheur. Le jour, au fond des forêts où je m'enfuyais seul ; la nuit, au milieu de mes rêves, je la voyais sans cesse devant moi, admirablement belle, blanche comme le lis, souriante comme un enfant au berceau, et cette vue charmante, au lieu de me transporter de joie, assombrissait ma pensée et brûlait le sang dans mes veines, car il me semblait, en interrogeant ma conscience, que ces perfections divines, que cette innocence, que ce sourire même étaient comme autant de barrières insurmontables qui s'élevaient entre elle et moi.

On dit que l'amour rend heureux : ce n'est

pas vrai ; car lorsque j'allais au châtèau de Cévoles et qu'au lieu du mot d'encouragement que j'avais espéré, je ne trouvais qu'un accueil froid et sévère, parfois même un regard de mépris, je me sentais l'enfer dans le cœur, et de méchant que j'étais déjà peut-être, je devenais barbare, cruel... J'aurais voulu en même temps la presser contre moi-même avec ivresse et la broyer sous mes pieds... Souvent même je me contraignais à la patience... Je redoublais d'attentions, de soins, pensant que cette nature de marbre finirait par s'animer au souffle qui desséchait ma poitrine. Mais non, elle ne voyait rien, ou plutôt elle feignait de ne rien voir. Alors,

ne pouvant m'en prendre à elle, c'est sur les autres que j'exhalais mes fureurs. Je sortais du château comme un maudit, enfonçant l'éperon dans les flancs de mon cheval, le poussant avec rage à travers les terres et les rochers, accablant de mes colères sans cause de malheureux vassaux qui se demandaient entre eux si leur seigneur était devenu fou. Enfin, il y a quelques mois de cela, mon père fit connaître mes prétentions au baron de Cévoles. Sa bouche répéta l'arrêt que les yeux de Diane avaient déjà prononcé. Le refus me vint à la fois d'elle et de lui. Depuis lors, je ne sais qui l'emporte dans mon cœur, de la haine ou de l'amour.

Tantôt je veux me persuader que toute espérance n'est pas perdue; tantôt j'emploie toutes mes forces à repousser loin de moi cette délicieuse image qui m'enivre et m'obsède... Oh! que de pensées de désespoir ont traversé ma tête!

— Eh! mon Dieu, dit Eustache; te voilà bien embarrassé... Un bon coup décisif...

— Y penses-tu? de la violence!... me perdre dans son esprit...

— Ah! si tu tiens absolument à conser-

ver vis à vis d'elle la réputation de courtoisie, c'est différent.

— Demande-moi tous les courages, dit Raoul, hors celui de braver son mépris.

— Ce sont là des distinctions dont la délicatesse échappe, je l'avoue, à ma grossière intelligence, répondit d'Auberticourt d'un ton de franchise où perçait néanmoins une légère pointe d'ironie ; mais je les comprends encore assez pour en conclure que tu prends philosophiquement

ton parti et que tu renonceras un jour à tes prétentions.

— Jamais! s'écria Raoul.

— Cependant, tu l'as dit toi-même, Aïssa peut tout divulguer et alors, que tu le veuilles ou non, le courtois Raoul, ne sera jamais, aux yeux de la charmante Diane, qu'un affreux bandit.

Raoul laissa retomber sa tête sur ses mains et se mit à réfléchir profondément.

Il y eut un silence de plusieurs minutes.

Puis, sortant soudainement de sa rêverie, Raoul reprit, le front rayonnant :

— Il me vient une idée... Ce n'est pas par la violence, c'est par la ruse que je réussirai.

— En ce cas, dit Eustache en se levant, tu n'as plus besoin de mes services?

— Peut-être... Mais où vas-tu donc?

— Réunir mes routiers pour retourner avec eux à ma tour.

— Je t'accompagnerai, dit Raoul, et t'expliquerai mon projet chemin faisant.

Eustache d'Auberticourt appela Geoffroy de Porteboeuf et Girard de Mauléon, qui dormaient au pied du monceau de décombres où cette conversation venait d'avoir lieu. Ils se frottèrent les yeux et semblèrent tout étonnés de se réveiller

en plein air. Il fallut qu'Eustache leur rappelât, comme quoi, surpris par l'incendie au milieu de leur ivresse, ils avaient lutté contre les flammes et s'étaient enfin couchés où ils avaient pu, brisés qu'ils étaient par les excès du souper et les efforts qu'ils avaient dû faire pour gagner une retraite hors des ravages du feu.

Les deux capitaines rassemblèrent en un clin d'œil toute la troupe des routiers, dont l'attitude, il faut le dire, paraissait beaucoup moins martiale qu'elle ne l'était la veille. Quelques instants

après, tous ces hommes quittaient Fenestrange et reprenaient le chemin du château de Morbec.

Raoul et Eustache les laissèrent passer devant eux, de manière à les suivre à distance et à pouvoir causer en liberté.

CHAPITRE QUATORZIÈME

XIV

Diane de Cévoles.

A quelques lieues de Fenestrange et à l'extrémité d'une route admirable, frayée au milieu d'une forêt comme il n'en existe plus guère en Normandie, s'élevait alors un manoir de forme élégante qu'on eût

pris, au premier coup d'œil, pour l'asile d'une châtelaine bien coquette, beaucoup plus occupée d'aller en chasse et de présider à des tournois que de se prémunir contre les attaques des bandes armées, si redoutables à cette époque. Néanmoins, en s'en rapprochant peu à peu, on voyait l'édifice prendre insensiblement des proportions plus imposantes; les fossés se dessinaient profonds et abrupts autour des épaisses murailles et les tours, si gracieuse qu'en pût être l'architecture, paraissaient assez solidement bâties pour soutenir à l'occasion le choc des meilleures machines de guerre. Ce n'était point une de ces masses noirâtres et presques informes

comme certains châteaux de la contrée, celui de Morbec par exemple. Le goût de l'architecte avait lutté contre les désavantages inhérens à une construction de guerre, et il était parvenu à réunir dans son œuvre la grâce et la force, ces deux attributs de la beauté.

En apercevant le château de Cévoles, le voyageur s'arrêtait captivé. S'il eût pénétré dans l'intérieur, il n'eût pu se soustraire à une impression spontanée de recueillement et de respect. Tout, en effet, y respirait le culte des vertus antiques et l'honneur des races d'élite. Un ordre mer-

veilleux régnait partout, et cet ordre attestait à la fois la régularité de mœurs, la surveillance paternelle et l'intelligence du maître. On découvrait, partout où elle était nécessaire, l'action d'une volonté ferme et d'un esprit pénétré des besoins du temps. Dans certaines parties, au contraire, on reconnaissait, à ne s'y point tromper, l'influence douce et vivifiante d'une âme pleine d'indulgence et de bonté. Placé sous le coup de ces réflexions, le voyageur dont nous parlons eût aussitôt deviné dans le baron de Cévoles et sa fille, s'ils se fussent tout à coup présentés devant lui, les deux êtres si parfaitement doués qui avaient su établir dans leur do-

maine cette heureuse et frappante harmonie.

Ce résultat était dû, on peut le dire, aux rares qualités du baron de Cévoles et à l'éducation religieusement sévère qu'il avait donnée à sa bien-aimée Diane. C'était une de ces natures vigoureuses, attachées au bien par toute l'énergie d'une âme droite et pure, détestant le mal par instinct, et résolvant toutes les questions de justice dans le sens de la vérité, parce qu'il se confiait humblement et sans arrière-pensée aux inspirations de sa foi. Attaché à sa terre natale comme un bon

fils à sa mère, il répétait souvent que si Dieu avait permis qu'il portât une épée, c'était à la condition d'aimer son pays et de le défendre. Aussi avait-il été des premiers à offrir sa poitrine aux coups de l'Anglais, lorsque Edouard III, mettant le pied sur le sol de la France, était venu recommencer une guerre qui devait durer cent années.

Trois jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons précédemment racontés. Le lecteur voudra bien nous suivre au château de Cévoles, où se renoue la chaîne de ces événements.

Assis dans un grand fauteuil et les yeux baissés sur sa fille, qu'il regardait avec une complaisance mêlée d'orgueil, le baron portait sur toute sa physionomie l'empreinte des sentiments élevés qui, de tout temps, avaient servi de mobile à ses actions. La noblesse rayonnait sur son front et la loyauté se lisait dans son regard, clair et tranquille comme celui de l'homme qui n'a jamais failli. Une grande énergie, un courage indomptable, tel était le type dominant dans lequel les autres caractères que nous avons essayé d'indiquer venaient se fondre comme autant de nuances harmonieuses. On voyait à la mâle expression de son visage, que s'il était plein

d'indulgence pour des fautes excusables, il ne transigeait avec aucun des grands principes où l'honneur est intéressé.

Diane de Cévoles, placée à quelques pas de lui et occupée à un travail de tapisserie, avait tout ce qu'il fallait pour justifier très amplement l'espèce d'admiration paternelle dont elle paraissait être l'objet. D'admirables cheveux blond cendré, une blancheur de neige, de grands yeux bleus de teinte foncée, un physionomie naïve et souriante, image de son cœur plein de dévoûment et de sympathie, tout en elle dénotait le calme d'une

vie mollement bercée par les soins vigilants de la famille et les douces espérances d'avenir. Elle n'avait point connu sa mère, mais les sœurs du baron l'avaient entourée dès l'enfance de toutes les tendresses qui font la vie facile et heureuse, et son père lui-même avait su lui rendre le séjour du château si agréable qu'il semblait qu'elle n'eût à former aucun autre vœu. Cependant son regard, si doux et si pur, allait parfois se perdre dans une vague rêverie, et on en pouvait conclure qu'un désir, une espérance peut-être, ignorés de son père lui-même, agitaient son âme en secret.

Une vieille femme, à l'air noble aussi,

quoique son costume indiquât très clairement qu'elle était née et qu'elle vivait dans la domesticité, complétait le tableau de cet intérieur féodal. Elle était occupée à quelques soins de ménage dans un coin de la pièce où nous introduisons le lecteur, et il était aisé de reconnaître dans la bonne Gertrude une de ces servantes selon l'Écriture, à qui Dieu tiendra compte un jour de leur servitude volontaire et qui, dans l'ancienne organisation de l'ordre social, savaient se faire une place au foyer du maître et devenaient, en quelque sorte, partie intégrante de la famille. Celle-ci était plus encore qu'une simple servante, elle avait été la nourrice de Diane.

Deux fois Gertrude ayant achevé ses petits arrangements, se dirigea vers la porte avec l'intention évidente de sortir, et deux fois elle s'arrêta pour revenir se pencher sur un balcon de pierre d'où l'on apercevait le pont-levis, comme si elle eût guetté quelque chose. Ses traits annonçaient en même temps une préoccupation qu'elle essayait en vain de dissimuler.

— Que regardez-vous donc par cette fenêtre, Gertrude ? demanda le baron.

— Oh ! rien... rien, répondit Gertrude.

Tout en parlant ainsi, Gertrude allongeait le cou pour suivre les mouvements d'un homme dont on entendait le pas retentir dans la cour.

— Si fait, vous observez quelque chose. Tenez, ajouta le baron de Cévoles après une légère pause et avec un sourire, voulez-vous que je vous dise qui vous regardez avec tant d'attention? C'est maître Yvain.

— Je n'en disconviens pas, dit la nourrice, c'est maître Yvain que je regarde et j'ai mes raisons pour cela.

— Oui, je sais, reprit le baron, des soupçons sur sa fidélité; mais je crois que vous vous trompez.

— Oh ! tu dois te tromper, ma bonne Gertrude, dit a son tour Diane en abandonnant son travail et levant sur la vieille servante un regard limpide comme l'eau d'un lac ; Yvain est nouvellement à notre service, c'est vrai, mais mon père ne le traite-t-il pas comme il traite tous les gens du château, avec bonté et justice? Et puis, quel mal pourrait-il nous faire?

— Vos raisons sont les meilleures du monde, dit Gertrude, et cependant...

— Achève, dit le baron.

— Cependant, je ne suis pas rassurée. Par ces temps de rapines et de brigandages, les fonctions d'un gardien de poterne sont d'une grande importance dans un château, et si j'étais à la place de monseigneur...

— Silence, dit Diane, le voici qui monte. Il vient, comme de coutume, prendre vos ordres pour la nuit, mon père. Interrogez-le donc sur ce qui se passe aux environs de Cévoles, et je suis sûre que, s'il y a péril, il sera le premier à nous le dire.

Un léger grattement se fit entendre à la porte.

— Entrez, dit le baron.

Maître Yvain parut.

C'était un homme d'une physionomie assez insignifiante, mais dont les yeux, enfoncés dans leur orbite, devaient à cette conformation une sorte d'expression morne et sournoise qui pouvait, jusqu'à un certain point, expliquer, sinon justifier, les défiances de Gertrude.

Il ôta son bonnet respectueusement et dit du ton le plus humble :

— Monseigneur a-t-il des ordres à me donner ?

— Toujours les mêmes , Yvain. Bonne garde aux tourelles, et des hommes en assez grand nombre pour repousser tout danger en cas d'attaque.

— Monseigneur peut être tranquille.

— Point de nouvelles des environs ?

— Aucune, monseigneur; tout est calme.

— Que cela ne vous empêche pas de veiller, maître Yvain. Les temps sont mauvais, et les bons serviteurs doivent être sur le qui-vive, même en pleine paix. Allez.

Maître Yvain fit un salut plus respectueux encore que le premier, et s'éloigna.

Le baron de Cévoles resta un moment

pensif, l'œil fixé sur la porte par laquelle Yvain s'était retiré.

— Oh ! vous avez beau dire, reprit Gertrude, qui tenait à son idée, cet homme-là n'a pas la mine franche, et je parierais...

— Encore faudrait-il appuyer vos suppositions sur un indice, une preuve quelconque, dit le baron en sortant brusquement de sa rêverie, et je ne vois rien encore...

— Eh bien ! sachez donc, reprit avec

vivacité Gertrude, que je ne suis pas seule à me méfier. Depuis plusieurs jours il m'est revenu des bruits... Enfin, on assure que de temps à autre on le voit se diriger, à la nuit tombante, du côté du château de Morbec. — Que va-t-il faire par là? Est-ce le fait d'un honnête homme d'aller rôder près du repaire des brigands?

Et Gertrude, tout en continuant de ranger par-ci par-là pour se donner une contenance, poursuivit entre ses dents sa mercuriale contre maître Yvain.

La baron avait froncé le sourcil en en-

tendant prononcer le nom de Morbec. Mais, comme s'il eût voulu à toute force se rassurer lui-même, il reprit après un court silence :

— Cet homme nous est très utile. On l'emploie ici à tous les usages : charpentier, maçon, ferronnier; il est tout ce qu'on veut qu'il soit, et c'est avec peine que je me verrais forcé de me passer de ses services.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, monseigneur, dit Gertrude. Il n'en est pas

moins vrai que maître Yvain, dont l'esprit d'industrie est surtout excité par une cupidité sans exemple, a été jadis attaché à un homme dont la loyauté, tout roi qu'il est, n'est guère bien réputée, et qu'on se ressent toujours, quoi qu'on fasse, d'un mauvais voisinage.

— Parce qu'il a appartenu à Charles de Navarre, répliqua le vieillard avec un peu d'impatience, est-ce une raison pour qu'il lui ressemble? Charles de Navarre est venu un jour chez moi me faire une proposition félonne et, selon votre propre expression, Gertrude, tout roi qu'il est, je

l'ai repoussé de toute la force que donnent à un homme la conscience de son droit et soixante années d'un honneur sans tache. C'est précisément quelque temps après cette visite que maître Yvain a quitté le roi Charles pour entrer au château de Cévoles. Je verrais là bien moins un motif de défiance qu'un témoignage en sa faveur.

Gertrude hocha encore la tête d'un air de doute.

Quant à Diane, depuis que le nom du

roi de Navarre avait frappé son oreille, ses traits avaient perdu leur enjouement naïf et elle semblait rêver.

Le baron fit deux tours dans la pièce, et comme prenant une résolution subite :

— Au reste ! dit-il, je vais m'assurer par moi-même de l'état de ma garnison.

Et il sortit brusquement.

— S'il savait tout, reprit Gertrude,

quand le vieillard fut parti, s'il savait que, lors de son séjour ici, le roi de Navarre a saisi le moment où vous étiez seule dans la futaie pour vous parler d'amour et que c'était maître Yvain qui faisait le guet.

— Oh ! oui, dit Diane en frémissant à ce souvenir. Il me semble le voir encore à mes genoux, saisissant ma main, voulant m'attirer à lui... Rien que d'y penser, Gertrude, j'ai peur.

— Sans compter, dit la nourrice, qu'il n'est pas homme à abandonner un projet

quand il l'a une fois formé... Je n'ai jamais douté que sa démarche près de votre père ne fût un stratagème pour arriver jusqu'à vous.

— Tu crois ?

— J'en jurerais... et je ne serais pas étonnée qu'il fît bientôt quelque nouvelle tentative.

— Que puis-je craindre ? n'est-il pas prisonnier ?

— Oui... je sais bien... Notre jeune dauphin le tient, à cette heure, étroitement renfermé dans son château d'Arleux en Puilleul ; mais c'est un vrai fils du diable, et il n'y a ni portes ni grilles qui résistent à ces maudits suppôts de Beelzébuth. Un jour ou l'autre, il en sortira, et c'est pourquoi je voudrais vous voir un protecteur, un époux...

Diane tressaillit.

— Car, enfin, monseigneur de Cévoles se fait vieux, et vous vous trouveriez sur terre, seule, sans appui... Ce moment-là

m'effraie pour vous, ma chère maîtresse.

— Dieu sait combien j'aime mon père ; il me le conservera longtemps encore, Gertrude.

— Je l'espère comme vous, mon enfant. Mais il faut songer à l'avenir, et vous avez beau dire, l'avenir d'une belle et noble jeune fille comme vous, c'est le mariage. Ce ne sont pas les prétendants qui vous manquent, et en première ligne il faut placer votre cousin Raoul de Fenestrange.

— Lui ! s'écria la jeune fille, dont le visage exprima un sentiment prononcé de répugnance ; mon cousin Raoul ! ce serait le dernier que je choisirais.

— Vous êtes injuste, ma bonne maîtresse, dit Gertrude. On ne l'aime pas dans le pays, c'est vrai ; mais il vaut mieux que sa réputation. Quand il est ici, il n'est pas de soins, pas de prévenances qu'il n'ait pour vous.

— Qu'importe ! si ces prévenances, ces soins n'ont pas le don de me plaire !

— Oh ! vous ne dites pas tout, répliqua Gertrude avec un hochement de tête, le véritable obstacle n'est pas là.

— Et où est-il donc ? demanda Diane en souriant.

— En Allemagne.

— Que veux-tu dire ?

— Lorsqu'après le départ de Charles de Navarre, M. le baron de Cévoles vous con-

duisit à Manheim pour visiter cette vieille parente qui désirait vous embrasser avant sa mort, vous fîtes dans cette ville une certaine rencontre...

— Oh! tais-toi! tais-toi! s'écria la jeune fille toute tremblante.

Gertrude se mordit les lèvres comme si elle regrettait ses paroles. Puis, voyant que Diane luttait vainement contre son émotion :

— Allons! dit-elle, c'était une double

folie. Vous, si noble ! lui, sans fortune, sans nom ! vous ne pouviez pas plus songer à ce jeune homme qu'il ne devait songer à vous. Oublions tout cela.

— Oublier ! le puis-je ? répliqua Diane, dont le visage eut comme un resplendissement sous le nuage de tristesse qui venait de l'assombrir. Ne m'a-t-il pas sauvé la vie ?... J'étais perdue sans ressource... mon cheval, frappé de vertige, m'emportait à travers deux rochers qui me renvoyaient l'écho de ses pas avec un retentissement terrible... devant moi s'ouvrait un précipice... j'allais mourir... Tout à

coup, un jeune homme se pend à la bride du cheval... un poignard brillait à sa main ; le cheval tombe sanglant, et moi, qui songeais déjà au deuil de mon père, je me retrouve hors de danger, pleine de force et de vie, dans les bras de mon sauveur !... Je ne lui dis pas merci, mais ma main resta une minute dans la sienne. C'était assez. Il savait que son dévoûment n'était pas venu se briser contre un cœur ingrat. Depuis, nous nous sommes revus plusieurs fois, aux promenades, à l'église. Nous n'avons plus échangé que des regards... mais comme je frissonnais, Gertrude, quand ses yeux s'arrêtaient sur moi ! quelle douceur dans leur expres-

sion ! quelle éloquence dans toute sa physionomie ! Il ne parlait pas, mais je l'entendais, mais je comprenais tout ce qu'il voulait me dire... Et puis, je me sentais émue, malgré moi, de ce mélange indicible de malheur et de noblesse qui rayonnait dans sa personne. Gertrude, est-ce que tu ne trouves pas, comme moi, que si ses vêtements étaient ceux d'un pauvre, il avait dans le regard toute la noblesse d'un gentilhomme ?

— Je ne sais pas... je ne m'en souviens plus, balbutia Gertrude, très décidée, on le voyait bien, à ne pas donner son avis.

Au reste, nous perdons le temps à de vraies frivolités, ma chère maîtresse. Les rêves sont des rêves. Quand ils sont passés, — et celui-là est bien passé, on n'y pense plus.

Diane soupira et ne répondit point.

Elle demeura un moment pensive, se leva ensuite machinalement et se retira dans sa chambre, où Gertrude ne tarda pas à la suivre, bien résolue à chercher tous les moyens possibles de distraire sa jeune maîtresse de la folle pensée qui la tourmentait.

CHAPITRE QUINZIÈME

XV

Maitre Yvain

Plusieurs heures s'étaient écoulées.

C'était la nuit, une nuit transparente et étoilée comme on se les figure en Orient. Les rayons de la lune, éblouissante de blancheur, tombaient d'aplomb sur les

masses noirâtres formées çà et là par les forêts, ce qui les faisait ressembler de loin à ces monstres de l'Apocalypse, dont le corps a cent coudées. Sauf quelques mugissements lointains sortis des étables, et cette musique sans nom qui s'élève de la prairie déserte, le silence était complet.

Diane vit cette belle nuit et voulut en jouir seule. Elle renvoya de bonne heure Gertrude, qui ne s'en alla pas sans quelque difficulté, car elle regrettait d'abandonner sa maîtresse à elle-même, juste au moment où elle avait à lui dire mille choses

si raisonnables et si excellentes, qu'elles ne pouvaient manquer, croyait-elle, de la désabuser du rève insensé qui troublait le repos de sa vie. Malgré qu'elle en eût, il lui fallut bien pourtant se retirer, et Diane, après avoir remplacé ses atours de châtelaine par un simple surtout de mousseline blanche, s'était accoudée sur le balcon de sa fenêtre, admirant et rêvant.

Baignée par les douces clartés qui tombaient du ciel, la figure de Diane semblait ne refléter que des pensées d'espérance et de bonheur. On eût dit une de ces blanches apparitions qu'on voit, dans les légen-

des, surgir tout à coup du milieu des vertes clairières ou glisser sur l'eau d'un lac sans la rider.

Où errait son imagination ? Nous ne saurions le dire. Mais ce que chacun aurait pu affirmer, parce que cela était visible, c'est que ses yeux, pleins d'un tendre éclat, étaient tournés vers la route qu'elle avait prise en revenant d'Allemagne.

Peut-être voyait-elle, par les yeux de l'esprit, cette ville de Manheim, où elle avait accompagné son père, et cet affreux

précipice ouvert devant ses pas, et cette mort imminente dont elle n'avait été sauvée que par un miracle.

Tout à coup, sa physionomie changea. Ce fut d'abord un simple étonnement qui se peignit sur son visage. Puis, à cet étonnement, succéda une curiosité qui absorba en elle toute préoccupation.

Elle venait d'apercevoir dans la plaine une troupe de fantômes noirs qui augmentait et grossissait à vue d'œil comme un fleuve qui sort de son lit. Malgré ses ef-

forts, elle ne comprenait pas encore ce que pouvait être une masse aussi énorme, aussi compacte. Seulement, à mesure que cette masse approchait, il s'en détachait comme des étincelles. Bientôt elle distingua des casques, des lances, des armures.

Encore un moment, et le doute ne lui fut plus permis.

C'étaient des hommes armés.

Ils suivaient la grande route, sans ordre, à la débandade, mais silencieux.

Un profond sentiment de pitié s'empara de son âme. Depuis quelque temps, les histoires de routiers venaient de tous côtés à son oreille. Elle connaissait vaguement les horribles excès auxquels se portaient dans les campagnes ces hommes de rapine et de sang. Elle ne douta pas un instant qu'il ne s'agît de quelque expédition nouvelle projetée par ces soldats terribles, et elle pleura dans son cœur sur les pauvres victimes que le sort avait réservées à leur implacable barbarie.

— Ils sont nombreux, pensa-t-elle. Où peuvent-ils donc aller ?

La réponse ne se fit pas attendre.

Un sentier tortueux et escarpé, connu seulement des gens de Cévoles, donnait sur la route à l'endroit même où arrivait en ce moment la tête de l'infernale colonne. C'est là aussi que la troupe des routiers opéra un brusque demi-tour et quitta le grand chemin.

Ils s'engageaient dans le petit sentier. Donc c'était au château qu'ils en voulaient... donc ils venaient à Cévoles!

Toute la vie de Diane se concentra dans

ses yeux. A les voir fixes et immobiles comme ils l'étaient, on les eût crus taillés dans le marbre ; mais rien de ce qui se passait dans le sentier ne leur échappait. Les hommes s'y glissaient deux par deux, et pendant un assez long espace, on distinguait encore le haut de leurs casques, puis la pointe de leurs lances ; puis ils disparaissaient parfois complètement, cachés par les murailles du château. Diane alors ne voyait plus rien, mais elle écoutait encore ; et au milieu de ce profond mutisme de la nuit, elle entendait monter vers elle les fortes aspirations de ces mille poitrines haletantes et le bruit des cailloux broyés sous les pas des assaillants.

Elle guettait surtout la poterne; car tant qu'ils ne l'avaient point atteinte, elle voulait encore se faire illusion, croire à une erreur de ses sens, lutter enfin contre l'épouvantable rêve....

Les démons, toujours muets comme des ombres, envahirent la poterne.

Alors, Diane ouvrit la bouche comme pour exhaler un grand cri... ; mais ce cri se perdit dans sa poitrine... Elle voulut courir à la porte pour appeler du secours, mais elle s'arrêta brusquement, s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie.

Maître Yvain était chargé de la garde de la poterne. Mais, soit hasard, soit fatigue causée par un accomplissement trop rigoureux de ses devoirs, jamais il n'avait si bien dormi que cette nuit-là. Il avait même négligé, par un oubli fort innocent à coup sûr, de placer une sentinelle du côté qui dominait la plaine et d'où l'on pouvait le plus facilement donner l'alarme en cas d'attaque. Il n'en avait mis qu'une seule qui se promenait au bas du rempart, de sorte qu'entourée de toutes parts des rochers et des tourelles qui faisaient à Cévoles comme une ceinture inexpugnable, elle devait rester étrangère à ce qui se passait au dehors, et ne pouvait tout au

plus exercer de surveillance efficace que sur les cuisines et les chenils du château. Heureusement, — et nous ne jurerions pas que cette chance fût entrée dans les prévisions de maître Yvain, — il se trouva que cette sentinelle si mal placée pour entendre et pour voir, avait l'oreille du chat et l'œil du lynx. Elle distingua d'abord un bruit régulier comme un battement d'horloge, puis il lui sembla ensuite apercevoir un nuage de poudre s'élever dans l'air.

Elle se dit alors que ce bruit était un bruit de pas, et que ce nuage était

formé de la poussière que faisait une troupe d'hommes en marchant.

Forte de cette déduction logique, l'intelligente sentinelle donna l'alarme, de telle sorte que toute la garnison fut immédiatement sur pied et que maître Yvain lui-même fut obligé de se réveiller, quelle que pût être la douceur du rêve auquel il était livré en ce moment.

Les hommes d'armes de Cévoles furent en un instant sur les remparts, et la poterne, plus particulièrement menacée, de-

vint bientôt le centre d'un combat à outrance.

Les serviteurs du vieux baron lui étaient complétement dévoués, et l'affection qu'ils portaient à leur maître doublait l'énergie de ces braves gens, auxquels d'ailleurs on ne pouvait offrir de plaisir plus vif qu'une occasion d'endosser leurs armures et de donner la bataille.

Il y eut là un choc terrible. Les assaillants frappaient la porte de leur hache à coups redoublés; mais les assiégés, soli-

dement retranchés derrière leurs remparts et les créneaux des tours, pouvant d'ailleurs faire pleuvoir sur leurs ennemis des grêles de traits sans même avoir à craindre de riposte, puisque ceux-ci étaient entassés les uns sur les autres dans un chemin presque à pic, les assiégés, disons-nous, n'avaient rien à craindre de l'issue de l'affaire et combattaient en quelque sorte à coup sûr.

Il eût fallu, pour briser la porte, une machine de guerre plus redoutable que des bras d'hommes, et il était à présumer que, se voyant décimés par des adversai-

res, pour ainsi dire invisibles, les routiers se verraient forcés de se replier sur eux-mêmes et finiraient par abandonner la place.

Cependant, une alerte soudaine obligea la compagnie, qui manœuvrait si admirablement sur le rempart voisin de la poterne, de quitter brusquement ce poste. C'était maître Yvain, qui était accouru tout essoufflé, apportant un ordre du baron, par lequel il était enjoint à toutes les forces disponibles du château de se porter du côté de la tour principale, serrée de près, disait-on, par un formidable détachement d'aventuriers

Il y eut quelques observations, quelques murmures même. Mais le seigneur avait parlé ; maître Yvain insistait vivement sur ce point important..... Il fallut obéir.

Habitués à une discipline sévère, les gens de Cévoles descendirent en masse du rempart, traversèrent le préau sur lequel donnait la porte si terriblement ébranlée par la hache des routiers, s'arrêtèrent un moment avec hésitation, comme s'ils eussent regretté de ne pas ouvrir ces battants de fer, afin de combattre corps à corps avec leurs ennemis; mais, sur un

mot d'Yvain qui leur rappela leur devoir, ils poursuivirent leur marche vers la grande tour.

Mais à peine avaient-ils fait vingt pas, qu'un cri de détresse s'éleva de leurs rangs.

Les routiers venaient de forcer l'entrée de la poterne et se répandaient dans l'intérieur du château en poussant des hurlements de rage et de triomphe.

Un des hommes d'armes s'écria :

— Nous sommes perdus !

— Oui ! perdus et trahis ! ajouta un autre.

— Par qui ? demandèrent-ils tous à la fois.

— Regarde la porte, reprit le dernier qui avait parlé. Elle ne peut être que brisée par ceux qui portent la hache ou bien ouverte par celui qui en avait la clé.

— Elle n'est pas brisée.

— Et comme elle ne peut pas s'être ouverte toute seule...

— Quoi! murmura un des soldats, soupçonnerais-tu maître Yvain?...

— Cherche-le, reprit l'autre, je parie qu'il est bien loin.

En effet, maître Yvain n'était plus là.

Évidemment, l'ordre était faux.

La troupe rebroussa chemin, et une ef-

froyable mêlée commença. Mais, ici, l'avantage devait être pour les routiers. Supérieurs en nombre, exaspérés par une longue résistance, ils culbutèrent à leur tour les gens de Cévoles.

Alors le baron arriva.

Affaibli par l'âge, les dangers de Diane lui avaient rendu toute son énergie, et de sa main tremblante, qui brandissait une longue épée, il frappa en pleine poitrine un des capitaines de la troupe maudite.

Ce capitaine, qui était Geoffroy de

Portebœuf, n'eut que le temps de s'écrier :

— A moi !

Puis il tomba à la renverse en exhalant un rugissement sauvage.

Alors une terreur superstitieuse s'empara d'abord de tous ses soldats. Mais bientôt, rougissant de leur faiblesse, ils se ruèrent sur le baron, et déjà l'un d'eux se préparait à lui appliquer un coup de masse sur la tête, quand soudain apparut

au milieu d'eux un homme à visière baissée et portant à son heaume une plume rouge.

Une seconde de plus, et le coup tombait sur le front du noble vieillard.

L'homme à la plume rouge le détourna, puis, ayant dit quelques mots à voix basse aux routiers, s'élança dans une autre direction.

Les routiers échangèrent un regard,

abaissèrent leurs armes d'un commun accord, bâillonnèrent le vieux baron et l'emmenèrent.

Au même instant, Diane, toujours enfermée dans sa chambre, reprit ses sens, ranimée à la fois par l'air froid de la nuit et par le tumulte toujours grossissant qui venait jusqu'à elle.

A peine ouvrit-elle les yeux qu'elle songea à fuir. Mais par où? L'escalier était plein de monde, à en juger par le bruit de pas et de voix qui se rapprochait d'elle

à chaque instant. Qu'importe! Ne fuit-on pas au milieu des poignards, ne fuit-on pas à travers l'incendie?

Elle fit deux ou trois pas vers la porte.

Il était trop tard.

Vingt de ces forcenés étaient là, bouchant les issues, l'entourant d'un cercle infernal, riant d'un rire sinistre, et paraissant lutter entre eux à qui s'empare-

rait le premier d'une si belle proie.

Elle jeta un cri d'angoisse, le cri d'une femme à qui manque la force et qui comprend qu'elle est perdue.

Les brigands avancèrent encore.

Aors elle poussa un second cri, un cri d'espoir cette fois.

Sa fenêtre était ouverte. La mort lui tendait les bras.

Elle se sentit sauvée.

D'un coup d'œil elle mesura l'espace, afin de ne faire qu'un bond de l'endroit où elle était sur le balcon et du balcon sur le rocher, qui, à trente pieds au-dessous de la fenêtre, dardait dans l'air ses pointes aiguës.

Elle prit son élan.

Déjà ses mains saisissaient la balustrade de fer.

Soudain un bras vigoureux l'arrêta.

Derrière elle, par une autre porte, un homme était entré sans qu'elle l'eût aperçu.

— Ne craignez rien, lui dit-il, vous ètes sous la pretection de mon honneur.

Elle le regarda. Il avait la visière baissée. Elle ne comprit donc pas quel pouvait être ce protecteur que Dieu lui envoyait si à propos. Seulement, il lui sembla que la troupe des brigands se ralliait

à sa vue, et elle entendit quelques-uns d'entre eux se dire tout bas :

— La plume rouge!... attention!

Toutes les épées furent tirées.

Une lutte sans merci sembla prête à s'engager.

Mais l'homme à la plume rouge n'eût pas plutôt dirigé ses premiers coups sur les

plus enragés de la troupe, que la confusion se mit au milieu d'eux et qu'ils s'enfuirent tous épouvantés.

Diane, alors, trembla de se voir seule avec cet homme et voulut se retirer.

— Je vous ai dit de ne rien craindre, dit l'inconnu en levant sa visière.

— Raoul! s'écria-t-elle; oh! comment vous récompenser!

— Je vous ai préservé de la fureur de

ces infâmes, dit Raoul. Que puis-je désirer de plus ?

— Mais comment se fait-il ?

— Un hasard m'avait révélé le secret de cette attaque nocturne. Le temps me manquait pour réunir quelques compagnons. Je suis accouru seul, Diane, décidé à vous sauver... ou à mourir...

Diane lui prit la main par un mouvement de reconnaissance. Tout à coup elle pâlit, car le tumulte continuait au dehors.

Raoul prêta l'oreille.

— Leurs projets de violence ont échoué, dit-il ; ils s'en dédommagent par d'autres exploits. Ils pillent et saccagent le château. La prudence exige que vous ne demeuriez pas un instant de plus ici. Venez, Diane, venez.

— Où me conduisez-vous ?

— A l'abbaye des Augustines, à Rouen.

— Mais mon père ! reprit Diane avec

anxiété; mon père! vous ne me parlez pas de lui..... Serait-il en danger?..... mort peut-être!...

— Votre père ne court point risque de la vie, croyez-en ma parole, répondit Raoul. Mais Dieu n'a pas permis que j'arrivasse à temps pour l'arracher des mains de ces misérables. Il est leur prisonnier.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Je vous le répète, sa vie est en sû-

reté. Vous seriez aussi tranquille que moi à ce sujet, si vous connaissiez mieux les façons d'agir de la troupe à qui nous avons affaire. Ce que veulent d'abord les routiers, ce qu'ils veulent avant tout, c'est une rançon ; nous la leur compterons, et votre père sera libre.

— Oh ! je vous dois la vie et l'honneur ! murmura Diane d'une voix émue.

Gertrude survint sur ces entrefaites. Elle était plus morte que vive.

— Saints du ciel ! s'écria la pauvre femme, qu'y a-t-il?

— Pas une minute à perdre, dit Raoul. Nous partons tous les trois.

— Le temps de jeter un manteau sur mes épaules, dit Diane, et je suis à vous, Raoul.

— Je vais vous attendre sur le perron.

Diane et Gertrude entrèrent précipitamment dans la chambre voisine, pendant que Raoul descendait l'escalier.

Quand il fut à la dernière marche, il

s'accouda sur la rampe de pierre du perron. Là, il entendit prononcer son nom par un homme qui, pour parvenir jusqu'à lui, avait rasé de si près la muraille, qu'il ne s'était pas douté de sa présence.

— Ah! dit-il à voix basse, c'est toi, Eustache.

— Eh bien, es-tu content? demanda celui-ci.

— Enchanté. Ma ruse a réussi au-delà de mes vœux.

— Et mes hommes?

— Ont joué leur rôle à merveille. Quant au baron de Cévoles, poursuivit Raoul en baissant encore la voix, tu sais ce que je t'ai recommandé.

— Je n'oublierai rien, sois tranquille. Il sera fait de lui ainsi que tu l'as ordonné.

— Très bien. Diane va revenir. Va-t'en.

. . . .

Quelques minutes plus tard, Raoul, Diane et Gertrude sortaient furtivement du château par une petite porte pratiquée dans les fossés et disparaissaient dans la plaine, pendant que les honnêtes soldats d'Eustache d'Auberticourt célébraient leurs vaillants exploits par des libations abondantes, des éclats de joie et des chansons.

DEUXIÈME PARTIE

LA ROCHE SANGLANTE

CHAPITRE PREMIER

I

Gillette.

A l'époque où se passe cette histoire, la vie des campagnes était plus isolée, plus étrangère encore au bruit des villes qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Dès la chute du jour, hommes, bestiaux, instruments de labourage, tout ce qui fait le mouvement des champs et de la prairie disparaissait pour ne plus se remontrer qu'aux premières lueurs de l'aurore.

Jusque-là, solitude complète et silence absolu dans la plaine, si bien que, par une nuit sans étoiles, ce grand espace noir, impénétrable à l'œil, immobile et muet, ressemblait à quelque chose comme l'intérieur d'une tombe.

Telle était la campagne autour d'Évreux au moment où se rouvre notre récit.

Dix heures du soir venaient de sonner, et l'obscurité était si profonde qu'on ne distinguait qu'à grand'peine les lignes blanchâtres formées soit par la route, soit par la rivière, soit par quelques groupes de petites maisons semées çà et là sur les côtés du chemin.

Pas une étoile ne luisait au ciel ; pas une lumière ne brillait derrière la vitre d'une lucarne.

Nous nous trompons : une lueur, une seule, vacillait sur ce large fonds de ténè-

bres. En s'approchant du point signalé par ce fanal, on découvrait une toute petite bicoque, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, et qui avait dû être construite à peu de frais, si l'on en jugeait à son apparence plus que modeste. La lueur dont nous parlons venait d'une lampe qui brûlait près de l'unique fenêtre au-dessus de laquelle se dessinait l'angle saillant de la toiture.

Cette lampe était posée sur une table, et autour de la table se tenaient assises deux jeunes filles, occupées toutes deux à un travail d'aiguille.

L'une de ces jeunes filles n'avait de remarquable dans la physionomie qu'une fraîcheur campagnarde des plus avenantes, et un air de franchise et de dévoûment qui prévenait tout d'abord en sa faveur.

La seconde, au contraire, pouvait passer pour un de ces types de grâce féminine dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la pureté et de l'harmonie des traits, ou de l'expression de bonté touchante qui leur prête un charme irrésistible. Ce n'était pourtant pas là une beauté accomplie. La figure, quoique ré-

gulière, n'offrait pas cette parfaite rectitude de lignes qu'on est convenu d'admirer dans la sculpture antique, bien que ce genre de perfection laisse trop souvent le cœur froid. Mais on y remarquait une mobilité extrême, miroir fidèle de tous les sentiments qui remplissent une jeune âme, un air de curiosité ingénue où se révélait la plus parfaite innocence, enfin tout un ensemble de détails charmants, fait pour inspirer l'intérêt et la sympathie.

Au dernier coup de dix heures, la moins jolie des deux jeunes filles laissa tomber, d'abord son ouvrage sur ses genoux, puis son menton sur sa poitrine.

— Tu t'endors, Marion, dit l'autre.

— C'est vrai, mademoiselle Gillette, le temps est orageux. Je tombe de sommeil. Est-ce que vous travaillerez encore longtemps?

— Pour ne pas faire rougir tes beaux petits yeux, répondit celle qu'on nommait Gillette, je ne coudrai pas davantage ce soir. Voilà qui est fait.

Elle plia son ouvrage, le déposa dans

une armoire, et ôta les épingles qui retenaient sa chevelure, pour procéder à sa toilette de nuit.

Voyant sa pensée si bien comprise, Marion ne se fit pas prier pour vaquer, de son côté, à ses derniers préparatifs. Elle ouvrit l'alcôve, où se voyait un lit fort simple, mais d'une parfaite blancheur, passa de là dans un petit cabinet où se trouvait un second lit, le sien, et commença à se déshabiller.

Tout à coup elle laissa échapper un petit cri.

— Qu'as-tu donc? demanda Gillette, tranquillement occupée à peigner ses beaux cheveux, dont les tons châtain foncé brillaient à la clarté de la lampe.

— Rien, dit Marion; il m'avait semblé entendre...

— Bah! tu entends toujours quelque chose... C'est comme l'autre soir pendant l'orage : tu prétendais que c'étaient des sorcières qui faisaient le sabbat et que nous allions être englouties toutes deux avec la maison. Le lendemain matin, le

sabbat n'avait laissé d'autres traces que quelques branches d'arbres brisées par le vent, et tu vois que la maison est encore debout.

— C'est égal, répliqua Marion en bâillant à rendre l'âme, j'aimerais mieux loger à Évreux qu'ici.

— Moi, non, dit Gillette. C'est si joli, la campagne! C'est si bon, l'air qui nous vient du bois! Et puis, ma mère ne dit-elle pas que nous sommes plus en sûreté ici que partout ailleurs?

— Je le sais bien. A telle enseigne qu'elle vous défend absolument de sortir, et que voilà près de deux ans qu'elle ne veut même pas que vous alliez entendre la messe à cette belle petite église de Saint-Jean-d'Heures, où vous avez fait votre première communion! Elle dit qu'il y a là trop de beaux cavaliers, trop de gens de guerre aussi, surtout lorsque le roi Charles de Navarre vient loger à son château hors d'Évreux.

— Et tout ce que dit ma mère, je le crois, dit Gillette, dont un nuage fugitif avait assombri les jolis yeux, au nom de

Saint-Jean-d'Heures ; car elle m'aime, ma mère, oh ! oui, elle m'aime bien.

— Oh ! ça, c'est vrai qu'elle vous adore. Aussi n'ai-je jamais compris qu'elle ne demeurât pas avec nous. Savez-vous que je ne suis jamais maîtresse d'un petit mouvement de terreur quand elle arrive le matin, à l'aube du jour, avec cette physionomie sombre et triste que nous ne pouvons nous expliquer, avec ces yeux où tant de pleurs ont dû passer, avec cette bouche toute empreinte d'amertume et qui semble avoir perdu jusqu'à la trace du sourire. Pauvre femme ! elle vient vous

voir en courant, comme en cachette, et on dirait toujours qu'elle est préoccupée, inquiète...

— Oui, inquiète pour moi, ma bonne Marion, inquiète pour son enfant, qui est tout son bonheur, toute sa vie. Et c'est pour cela qu'elle ne veut pas que nous habitions Évreux. C'est une ville pleine d'embûches, à ce qu'elle assure. J'y serais, dit-elle, environnée de piéges dont la seule idée la fait frémir. Je me souviens qu'un jour, à propos de je ne sais quelle parole en l'air qui t'échappa sur le roi de Navarre et sur sa cour, elle me prit les mains en

tremblant, fixa sur moi ses grands yeux noirs tout chargés de larmes, et s'écria en m'enveloppant de ce regard comme d'un manteau dont elle aurait voulu me cacher à tous les yeux : « Dieu te garde de cet homme qu'on appelle déjà dans le peuple Charles-le-Mauvais, et à qui la postérité confirmera ce titre ! Dieu te garde de lui et des seigneurs qui l'approchent ! » Te rappelles-tu cela, Marion ?

Marion aurait répondu : « Oui, » si cette syllabe ne se fût perdue dans un second bâillement. Mais elle achevait à peine de bâiller, qu'elle se précipita d'un bond vers

la fenêtre, très éveillée cette fois, et s'écriant :

— Oh ! je ne me trompe point ! Ce sont bien des pas qu'on entend sous la fenêtre.

— Et des voix qui se répondent, ajouta Gillette, aussi tremblante et aussi pâle que Marion.

Les deux jeunes filles se serrèrent l'une contre l'autre et se penchèrent vers le mur, retenant leur respiration et prêtant l'oreille.

Il se faisait en effet un bruit étrange au dehors. C'était comme un tumulte de chevaux vivement éperonnés par leurs cavaliers, et d'hommes parlant à la fois d'un ton colère et précipité. Cela dura trois ou quatre minutes. Enfin, des épées furent tirées, il s'en suivit un grand cliquetis d'armes ; puis il y eut comme le retentissement d'un corps qui tombe à terre.

— Ce sont des hommes qui se battent, murmura Gillette.

— Ils sont au moins douze !

— Tu crois ?

— Et il y en a un de mort, ajouta Marion, dont les dents claquaient à se briser l'une contre l'autre.

— Pauvre malheureux ! soupira Gillette.

— Allons, mademoiselle, dit Marion, voilà le moment de nous bien rappeler les recommandations de votre mère. Tout est bien fermé ici, éteignons la lumière de

façon à ne pas attirer sur nous l'attention, et couchons-nous.

— C'est cela, allons-nous coucher.

Marion se disposait à souffler la lampe, et Gillette prenait le chemin de l'alcôve, quand un gémissement douloureux vint frapper leurs oreilles.

— Qu'est cela ? demanda Gillette en s'arrêtant.

— On dirait de quelqu'un qui se plaint,

répondit Marion, chez qui la peur n'étouffait pas les bons sentiments.

— Écoutons encore.

— Nous entendrions mieux en ouvrant la porte de l'escalier, fit observer Marion.

— Oui, mais fais doucement, afin qu'on ne se doute pas que nous écoutons.

Gillette ouvrit la porte avec tant de précaution, qu'il eût fallu plus qu'une oreille

humaine pour l'entendre rouler sur ses gonds. Une fois dans l'escalier, elles s'appuyèrent sur la rampe de bois et tâchèrent de saisir au vol quelques mots capables de les mettre sur la voie de cette scène mystérieuse.

Les gémissements redoublèrent, et les deux jeunes filles reconnurent avec terreur que l'homme qui se plaignait ainsi était tombé précisément devant leur maison, et qu'il devait être assis ou étendu contre la porte de la rue.

Enfin, une voix, brisée par la souffrance, s'éleva du milieu des ténèbres.

— Qui que vous soyez, disait cette voix, ouvrez à un malheureux qui perd tout son sang et qui va mourir s'il n'est secouru assez tôt.

Pendant ce temps, une main fort vigoureuse, s'il en fallait juger par la façon dont elle s'acquittait de son office, agitait le marteau de la porte en signe de détresse.

— Ils sont deux, dit Gillette, car celui qui frappe n'est pas blessé, à coup sûr.

— Si c'étaient des voleurs! s'écria Marion plus tremblante que jamais. Votre mère dit que les routes en sont infestées, et je me méfie de celui qui frappe si fort.

— Si vous avez quelque foi dans les récompenses que promet le ciel, reprit une voix plus ferme que la première, méritez-les en prenant pitié de mon ami. « Il sera tenu compte là-haut d'un verre d'eau donné en mon nom, » a dit le Christ, et c'est précisément d'un verre d'eau que mon pauvre compagnon aurait grand besoin en ce moment.

Et les plaintes du blessé recommencèrent de plus belle.

— Un verre d'eau, murmura Gillette, c'est bien peu de chose.

— Mais comment le donner? dit Marion. Pour cela, il faudrait ouvrir, et votre mère nous l'a si formellement défendu!

— C'est vrai... et cependant... est-ce que cela ne te fend pas le cœur, Marion, d'entendre gémir ainsi?

— Si fait!... Oh! si la nuit était moins noire!

On eût dit que, du dehors, le blessé comprenait instinctivement les progrès que faisait la pitié dans le cœur des habitantes du logis, car à point nommé et au moment même où l'attendrissement gagnait jusqu'au cœur de Marion, en dépit de ses frayeurs, un dernier cri sortit de sa poitrine, cri profond, haletant, plein d'angoisse et de douleur.

— Mais il va mourir! s'écria Gillette.

— Faute de secours, ajouta Marion.

— Tu vois bien que tu es de mon avis. Dieu nous punirait si nous ne venions pas en aide à ce malheureux.

— Mais si votre mère apprend que nous lui ayons désobéi, que dira-t-elle?

Gillette réfléchit un instant... Puis soudain, comme illuminée d'une inspiration d'en haut, elle répondit :

— Ma mère dira que j'ai profité de ses leçons et que je n'ai pas oublié les préceptes de la sainte religion dans laquelle elle m'a fait élever. Car je suis chrétienne, Marion, tu l'es aussi... Et que nous ordonne le Dieu des chrétiens, sinon d'aimer notre prochain plus que nous-mêmes et de nous dévouer à ceux qui souffrent?

— Prends la lumière, Marion, et suis-moi.

Elle descendit précipitamment. Marion la suivit, presque vaillante, exaltée qu'elle

était par les paroles de sa jeune maîtresse.

Pendant que ces divers mouvements s'accomplissaient au dedans de la petite maison, jetons un coup d'œil au dehors pour voir ce qui s'y passe.

De tout le fracas qui s'était fait quelques minutes auparavant et qui aurait pu faire supposer à des gens plus braves que Marion qu'il y avait eu rencontre d'une demi-douzaine, tout au moins, de combattants déterminés, il ne restait plus rien que deux hommes et deux chevaux,

Les deux chevaux, qui avaient cessé de piaffer, étaient attachés par la bride à un arbre dont le feuillage abritait le toit de la maison, et paraissaient tout à fait remis de l'émotion qu'avait dû leur occasionner le péril couru par leurs cavaliers. Ils s'appuyaient fraternellement l'un contre l'autre, et rien n'indiquait qu'ils eussent eu à souffrir de la vive alerte qui avait tant effrayé les jeunes filles.

Quant aux deux hommes, dont il était absolument impossible de distinguer les traits, mais qu'on voyait se mouvoir au milieu de l'obscurité, comme des ombres,

ils étaient près l'un de l'autre, l'un debout, l'autre assis.

Celui qui était debout semblait fort occupé à guetter la petite fenêtre, et de temps en temps on eût dit qu'il rendait compte à celui qui était assis de ce qui se passait dans la bicoque.

Au moment où Marion prit la lumière et où Gillette s'engagea avec elle dans l'escalier, l'homme qui guettait colla son oreille à la porte, et dit tout bas à son compagnon :

— On descend.

— C'est bien, répondit celui-ci d'une voix plus ferme qu'on n'aurait dû l'attendre d'un homme grièvement blessé.

En ce moment la porte s'ouvrit.

— Soyez bénie pour l'aide que vous daignez nous apporter, dit à Gillette celui des deux voyageurs qui était sain et sauf. Sans vous, mon camarade aurait sans

doute perdu tout son sang, car sa blessure est profonde, et peut-être eût-il rendu le dernier soupir avant d'arriver à Évreux.

— Oh! entrez, entrez vite, dit Gillette.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

La charité chrétienun.

En parlant ainsi, la voix de Gillette était toute tremblante, car si elle était soutenue par l'idée d'accomplir un devoir, elle craignait bien aussi un peu d'être grondée par sa mère, et ces sentiments opposés

gonflaient ses yeux de larmes et oppressaient péniblement son cœur.

Marion, malgré tous les raisonnements qu'elle pouvait se faire, sentait sa peur augmenter à chaque instant, et se recommandait intérieurement à tous les saints du paradis.

Le blessé, qui était étendu tout près du seuil, se leva péniblement, s'appuya sur son ami et atteignit, non sans de grands efforts, le haut de l'escalier.

Tous quatre pénétrèrent alors dans la chambre, Marion la première, sa lampe à la main, les deux hommes ensuite, et en dernier Gillette, tout émue de sa hardiesse, mais soutenue par cette idée qu'elle accomplissait une bonne action et que sa mère ne pouvait désapprouver ce qui était dans les commandements de Dieu.

Une fois dans la chambre, il fallait bien tout faire pour que le malade fût placé le plus commodément possible, et les scrupules les plus simples eussent été hors de propos en cette occasion.

Gillette indiqua son lit et on y étendit le patient; mais à ce moment même la jeune fille poussa une légère exclamation et détourna la tête en rougissant. Marion remarqua que ses yeux venaient de rencontrer ceux du blessé.

— Est-ce que vous connaissez ce seigneur ? demanda-t-elle à Gillette.

— Je ne sais... Il m'avait semblé... oh ! une ressemblance... Je me serai trompée.

Marion allait insister, mais l'ami du

blessé renouvela sa demande d'un verre d'eau. L'aller chercher et le rapporter fut pour Marion l'affaire d'un instant. Le malade le prit de la main gauche et l'avala tout d'une gorgée, pendant que Gillette enveloppait d'un linge la blessure qu'il avait au bras droit. Le pansement terminé, il se tourna du côté de la muraille et parut presque en même temps s'assoupir.

Gillette aurait bien voulu avoir quelques détails sur l'incident tragique qui lui valait cette visite nocturne, mais elle n'osait prendre la parole.

Le compagnon du blessé, qui était allé

attacher les deux chevaux dans la cour, et qui rentrait en ce moment, lui épargna la peine de l'interroger.

— Le pays n'est pas bon, dit-il. Nous retournions paisiblement à Évreux, lorsqu'une bande de malandrins est venue nous barrer brutalement le passage. Nous avons mis l'épée à la main, et en cinq minutes, quoique la nuit soit noire comme un four, nous les avons réduits à fuir. Malheureusement toute victoire s'achète avec du sang, ajouta-t-il d'une voix dolente, et mon pauvre ami a payé pour lui et pour moi.

— Oh ! ce ne sera rien, sans doute.

— Dieu le veuille. Au reste, c'est la Providence qui a permis que vous fussiez là, juste à propos pour fournir au pauvre diable le seul remède dont il ait besoin en ce moment. Un bon lit et quelques heures de sommeil suffiront pour le mettre en état de continuer sa route. Quant à moi, vous paraissez si bonne que j'ai presque envie de vous demander aussi un service.

— Lequel ?

— Nous allions souper à Évreux, et comme on dit que la fièvre nourrit, mon camarade n'a rien à désirer de ce côté-là. Il n'en est pas de même de moi, et j'avoue franchement...

— Que vous souperiez avec plaisir?

— Vous avez deviné, la belle enfant.

— Qu'à cela ne tienne.

Et elle appela :

— Marion !

Marion avait recommencé à dormir. Elle bondit sur sa chaise et se remit à trembler. Gillette eut toutes les peines du monde à la rassurer et à lui faire entendre de quoi il s'agissait. Elle comprit enfin, et en un instant un couvert fut dressé dans la petite pièce d'entrée.

Gillette crut devoir s'excuser de la simplicité du repas qu'elle offrait à son hôte ; mais celui-ci, jetant un coup d'œil sur la table, répondit qu'il lui était arrivé en

campagne d'en faire de plus mauvais que celui-là, sans compter les jours où il n'en avait pas fait du tout.

— Les gens de notre métier, dit-il, ne sont pas difficiles.

— Ah ! vous êtes soldat ? demanda Gillette.

— Oui, belle enfant, soldat au service du roi de Navarre.

Gillette tressaillit légèrement à ce nom, car sa mère lui en avait fait grand'peur. Mais elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette idée. Un soupir du blessé la rappela près du lit. Le pauvre homme paraissait beaucoup souffrir. Elle prit un siége et s'assit près de lui.

Au bout d'une demi-heure, il se trouva que Gillette, qui avait rempli le plus consciencieusement du monde ses fonctions de garde-malade, était la seule qui fût éveillée. Marion s'était définitivement endormie sur une chaise, et un ronflement régulier, venant de la chambre voi-

sine, annonçait que son convive en faisait autant.

Cet isolement effraya un peu Gillette; mais elle avait agi en bonne chrétienne, et elle s'en remit avec confiance à la protection de Dieu.

Tout à coup, elle sentit une main effleurer la sienne.

Elle crut d'abord rêver. Ce ne pouvait être qu'une erreur.

Mais bientôt le doute ne lui fut plus permis.

Le malade s'était mis sur son séant et fixait sur elle un regard plein de tendresse et d'ardeur.

— Gillette! Gillette! lui dit-il, si vous ne voulez pas que je meure à vos pieds — et pour cela, je n'ai qu'à arracher l'appareil que vous-même avez posé sur cette blessure — écoutez-moi, écoutez-moi!

— Vous savez mon nom! s'écria Gillette pâle comme une morte. Qui êtes-vous donc?

Et elle le regarda avec effroi.

En ce moment, les traits du blessé étaient éclairés en plein par la lumière de la lampe. C'était un homme de trente ans environ, dont la tête, d'une beauté remarquable, se distinguait par un mélange de noblesse, d'intelligence et de douceur. Il y avait dans son regard, lorsqu'il se posait sur la jeune fille, un sentiment de tendresse et de mélancolie qui lui donnait un charme inexprimable, et pourtant un esprit plus observateur que celui de Gillette eût remarqué dans son sourire une expression étrange, qui contrastait complètement avec ces dehors séduisants.

— Qui je suis? répondit-il. Un capitaine

aux gages de Charles de Navarre, ou, pour mieux dire, un homme qui vous aime et qui vous supplie à mains jointes de ne le point repousser, car il ne saurait vivre sans vous.

— J'ai offert un asile à un malheureux qui souffrait, répondit Gillette avec une présence d'esprit à laquelle se mêlait le sentiment de la dignité offensée; ne me forcez pas, messire, à regretter d'avoir fait mon devoir.

— Vous avez raison de me traiter sévèrement, dit humblement le malade, car je l'ai mérité. Mais le Dieu, dont vous

suivez si bien les préceptes, ne veut pas qu'on soit sans pitié; Gillette, je reconnais mes torts et vous en demande pardon.

Et, se laissant glisser du lit, il tomba à genoux devant Gillette, lui serrant les deux mains avec tant de force, qu'elle ne put, malgré ses efforts, se délivrer de cette étreinte.

— Laissez-moi, messire; laissez-moi!

— Oh! pas avant de t'avoir dit combien je t'aime! reprit-il avec feu. La première fois que je te vis, c'était à la petite église

de Saint-Jean-d'Heures qui est là-bas, dans les arbres et qu'on aperçoit de cette fenêtre...

La jeune fille tressaillit.

— Tu t'en souviens... tu me reconnais! Le prêtre disait la messe du matin, et, malgré la sainteté du lieu, malgré le recueillement de tous ceux qui nous entouraient, j'osai — oh! c'était mal! — j'osai fixer sur toi un regard audacieux et profane. Que veux-tu! j'étais dans la maison du Seigneur... Ne suis-je pas excusable d'avoir cru y rencontrer un de ses anges!

En parlant ainsi, il tenait toujours les mains de la jeune fille dans les siennes, et elle baissait les yeux, et elle cherchait à se dégager, mais faiblement, comme une femme qui comprend qu'elle fait mal et qui n'a pas la force nécessaire pour résister à la tentation. Il reprit avec le même accent de passion ardente et vraie :

— Aujourd'hui encore, j'étais là, gisant à terre, prêt à mourir faute de secours. Je frappe, la porte s'ouvre, la porte du ciel, Gillette, car c'est encore vous qui veniez de m'apparaître, c'était encore l'ange qui me tendait la main.

— Messire, dit Gillette d'une voix brisée, si ce que vous me dites est vrai, si vous m'aimez, retirez-vous, partez ; car je sais que je commets une faute en vous écoutant, et ma mère m'a tant recommandé de ne parler à personne !

— Votre mère... mais il me semble ne l'avoir jamais aperçue près de vous à Saint-Jean-d'Heures ?

— Je ne la vois que rarement. Elle ne demeure pas avec moi.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Pardon, messire, mais ma mère m'a défendu de jamais prononcer son nom.

— C'est étrange, en effet... Vous savez au moins où elle va quand elle vous quitte et quel est son rang dans le monde?

— Je l'ignore également, dit Gillette, et c'est pour cela, messire, que je ne veux pas, moi pauvre fille dont la naissance est si profondément obscure, permettre à un homme que je ne connais pas, de concevoir des espérances auxquelles il me serait interdit de me livrer moi-même. Car vous êtes sans doute gentilhomme; et qui me

dit qu'un simple caprice n'est pas le seul motif?...

— Oh! n'achevez pas, s'écria le blessé d'un ton suppliant. Je souffrirais trop d'être mal jugé de vous. D'ailleurs, vous vous trompez, je ne suis qu'un enfant du peuple, devenu homme d'épée à force de périls bravés et de services rendus. Si modeste que soit votre naissance, elle vaudra toujours celle du capitaine Vargas.

— Ainsi, reprit la jeune fille, en se hasardant à le regarder avec plus d'attention

comme pour lire dans sa pensée, toute votre espérance...

— Est de demander votre main à ceux de qui vous dépendez, Gillette. Est-ce donc un si grand crime d'avoir voulu d'abord m'assurer par moi-même si j'étais aimé !

— Voilà deux fois que vous prononcez ce mot, messire capitaine; il me donne à mon tour le droit d'espérer que vous ne voudriez pas me faire mourir de honte et de désespoir. Si, au point du jour, ma mere vous trouvait ici, mon trouble, ma

pâleur lui rediraient tout ce que j'ai entendu de vous; elle serait malheureuse, malheureuse par moi! Si vous avez assez de force pour reprendre votre route, ne restez pas plus longtemps, messire. Partez, au nom du ciel, partez.

— Me renvoyer sans une parole qui me rende à la fois l'espoir et la vie, vous ne ferez pas cela, Gillette. Vous êtes bonne. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas d'avoir osé arrêter mon regard sur vous; dites-moi que vous m'avez écouté sans trop de colère, que vous consentirez à m'écouter encore.

— Messire!

— C'est un malade qui vous supplie, Gillette; ne soyez pas impitoyable. N'est-ce pas que vous me permettez de revenir.....

— Je ne sais...

— Une heure... une heure seulement.

— Plus tard... un autre jour peut-être...

— Ah ! que je suis heureux !

— Taisez-vous ! Marion s'éveille.

— Je crois que mon compagnon en fait autant.

En effet, on entendit tousser dans la pièce voisine, et Marion ouvrit de grands yeux étonnés, comme si elle eût tout à fait oublié l'aventure qui avait interrompu sa nuit d'une façon si désagréable.

— Allons, dit Gillette en secouant Ma-

rion, voici l'aube et le capitaine va mieux. Descends ouvrir la porte.

La jeune servante ne se fit pas prier.

— Ce n'est pas malheureux, murmura-t-elle. Ah! que le ciel confonde les gens de guerre et leur sotte manie de s'entretuer! Je vous demande un peu s'il ne vaudrait pas cent fois mieux être dans son lit que de courir les champs à pareille heure!

Le capitaine profita du moment où il fu seul avec Gillette pour échanger avec elle quelques dernières paroles. Il lui demanda

si son intention était d'avertir immédiatement sa mère de sa visite ; et Gillette ayant laissé entrevoir que cet aveu était au-dessus de ses forces, il l'engagea vivement à ne point divulguer ce secret et à lui laisser le soin de choisir pour cela le moment favorable. Il protesta de nouveau de la pureté de ses intentions et de sa volonté bien arrêtée d'obtenir sa main; seulement quelques obstacles, faciles à lever d'ailleurs, l'empêchaient de se déclarer immédiatement, et un délai de quelques jours était indispensable. Ce délai serait nécessairement employé à se voir, à se connaître davantage; et, bien que Gillette opposât toute la résistance et toutes les ob-

jections possibles au plan développé par le capitaine, celui-ci put comprendre, au ton dont il était repoussé, que le cœur de la jeune fille ne lui était pas défavorable et qu'elle accordait tout bas ce que sa bouche refusait tout haut.

Quelques minutes plus tard, les deux cavaliers chevauchaient de nouveau sur le grand chemin et Marion savourait enfin les douceurs du sommeil.

Quant à Gillette, elle fit de vains efforts pour s'endormir. Elle voulait éloigner l'image du capitaine et cette image revint tout le reste de la nuit se placer devant ses yeux.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Le capitaine Vargas.

Le jour commençait à poindre et nos deux compagnons, laissant flotter la bride sur le cou de leurs montures, cheminaient au pas en causant.

— En vérité, sire, dit tout à coup l'un des deux, je ne vous comprends pas... car enfin...

— Si tu voulais bien m'appeler le capitaine Vargas, mon cher Thorak, cela ne t'écorcherait pas la langue, je le suppose, et moi je te comprendrais tout aussi bien, je t'en réponds.

— Pardon, répliqua celui qu'on venait de nommer Thorak, mais le respect...

— Laisse là le respect et causons. Aussi bien, nous avons encore près d'une heure d'ici Evreux, et je ne serai pas fâché de

savoir ce que tu as tant de peine à comprendre.

— Ma foi, je ne comprends pas qu'on passe, comme vous le faites, d'un caprice à un autre caprice et d'une idée à une autre idée. Depuis avant-hier que nous marchons avec la crainte d'avoir à nos trousses une compagnie de soldats du Dauphin, vous m'avez déjà fait l'éloge de dix femmes, exposé le plan d'une guerre qui doit vous mettre en possession de tout le royaume, à ce que vous dites, et tenté la conquête d'une jeune fille dont les vêtements et la demeure me donnent à croire que vous pourriez bien vous trouver en

rivalité dans son cœur avec quelque manant de la campagne, bouvier ou valet d'écurie. Avez-vous donc oublié qu'il y a trois jours encore, vous étiez prisonnier au château d'Arleux, en Puilleul ; que votre délivrance a été l'effet d'un miracle, et que vous allez avoir fort à faire à Evreux pour remédier aux maux d'une absence qui a duré près de deux ans ?

— Qui vous fait penser, messire de Thorak, que j'oublie cela ?

— Tout ce que je vois. Et, à votre place, il me semble que j'aurais des préoccupations d'une toute autre nature et que j'en

limiterais le nombre pour donner à chacune le temps qu'elle réclame.

— Cela prouve que tu as un cœur médiocre et une tête faible, mon pauvre Thorak. Au reste, le chemin brillant que tu as fait auprès de ma personne en est la preuve évidente. D'astrologue et d'alchimiste que tu étais aux beaux jours de ma puissance, te voilà devenu une sorte d'intendant et de serviteur à tout faire. Aussi, c'est ta faute. Je ne me rappelle pas une seule prédiction de toi qui ne soit tombée à faux; et quant à ta pharmacopée, je doute fort que j'y eusse trouvé, malgré toute ta science, un poison suffisant pour

détruire les rats, si une armée de ces animaux rongeurs se fût permis d'envahir mes domaines.

Le sire de Thorak essaya de sourire, mais son sourire ne servit qu'à faire mieux ressortir sur son visage l'humiliation dont il était dévoré.

— La confiance ne se commande pas, dit-il d'un ton de contrainte qu'il essayait de dissimuler sous une feinte indifférence, et il me serait difficile de reconquérir la vôtre sous ce rapport, aujourd'hui surtout que mes fonctions sont passées entre les mains....

— De la Maugrabine ! s'écria le faux capitaine. Oh ! le précieux trésor que cette femme !

— Et si un jour elle vous trahissait !

— Elle !... impossible.

— Vous êtes donc bien sûr d'elle ?

— Comme de moi-même.

— Je vous en félicite, dit Thorak d'un ton qui pouvait s'interpréter de diverses manières.

— Ah ! ça, reprit le capitaine, est-ce que, pendant mon absence, tu te serais aperçu de quelque chose... La conduite de la Maugrabine t'aurait-elle semblé louche ?

— Oh ! pas précisément. Toujours renfermée dans son laboratoire, elle n'en sort que la nuit, à heure fixe. Pour quoi faire ? Sans doute pour aller causer en plein air avec le vent et les étoiles ? Le fait est que personne ne le sait. Et quand elle rentre au château, pas un signe de tête à droite ou à gauche, pas un mot : c'est une statue qui marche.

— Impossible de mieux se conformer à mes instructions. Je lui ai défendu de parler à personne.

Thorak se mordit les lèvres, car, sans le vouloir, il venait de faire l'éloge de cette femme pour laquelle il semblait professer si peu de sympathie. Mais tout à coup, reprenant un visage souriant :

— Capitaine Vargas, dit-il, vous êtes vraiment un homme extraordinaire.

— Tu trouves ?

— Un homme à idées diaboliques.

— Ce ne sont pas les moins bonnes.

— Quand je pense à tout le tapage que nous avons fait cette nuit devant la maison de ces pauvres jeunes filles ! Elles auront cru que nous étions dix pour le moins !

— Et mes cris n'étaient-ils pas déchirants ?

— A fendre l'âme. Aussi la pauvre enfant n'a-t-elle pas manqué de venir à votre secours.

— Je l'avais prévu, et ma blessure a produit le meilleur effet.

— Si elle avait su que vous vous l'étiez faite vous-même avec la pointe de votre épée !

— Ah ! Thorak, qu'elle est jolie ! et quelle pureté, quelle innocence !

— Il faut qu'elle ait de grandes qualités en effet, pour que vous ayez conservé son souvenir pendant votre captivité au château d'Arleux. Car, si je me le rappelle bien, vous l'aviez rencontrée deux ou trois fois tout au plus à l'église de Saint-Jean-d'Heures.

— Et cela a suffi pour graver ses traits dans mon cœur. Qu'il y a de charme, Thorak, dans ces rencontres fortuites, imprévues ! Quand cette délicieuse enfant me vit pour la première fois à l'église, lorsqu'à notre deuxième entrevue, profitant de ce qu'elle avait laissé tomber son missel, je le lui rendis en frôlant légèrement ses doigts, je compris, je devinai l'impression que je faisais sur elle, et j'en fus d'autant plus ravi qu'elle ignorait qui j'étais et que mon rang n'était certainement pas ce qu'elle aimait en moi. Eh bien ! lorsque la ruse dont j'ai eu l'idée cette nuit m'a remis en sa présence, cet attrait, ce charme inexprimable dont j'a-

vais gardé le souvenir, je les ai retrouvés tout entiers.

— Sait-elle enfin qui vous êtes ? demanda Thorak.

— Allons donc ! Aurais-je été, de gaîté de cœur, me priver de ce qui fait précisément le piquant de l'aventure ?

— C'est vrai... Et, sans indiscrétion, peut-on savoir où en sont vos amours ?

— Juste au point où en doivent être les amours d'un simple capitaine avec une

vierge des champs : aux soupirs rien de plus.

— La chevalerie renaît en vous, sire. Ah ! pardon, le mot m'est encore échappé ; mais je suis bien excusable cette fois, car voici le château de Navarre qui s'élève à quelques pas de nous et, à la vue de ces tours imposantes, je n'ai pu arrêter sur mes lèvres le nom dont j'ai l'habitude de saluer leur maître.

— Personne ne s'attend à mon arrivée ?

— Oh ! personne absolument, excepté

pourtant la femme dont je vous ai parlé.

— Ah! oui, cette étrangère qui t'a mystérieusement apporté l'or dont s'est servi le sire de Piquigny pour corrompre le geôlier de ma prison, celle enfin à qui je dois d'être libre.

— Elle-même.

— Tu lui as fait donner un appartement dans le château ?

— Le meilleur.

— Et elle est belle, dis-tu ?

— Fort belle.

— A quel mobile crois-tu devoir attribuer le dévoûment dont elle fait preuve à mon égard ?

— Je serais fort embarrassé de le dire.

— Et moi, je le devine. L'amour, Thorak, l'amour seul peut l'avoir guidée dans cette démarche.

— A vous dire le vrai, je l'ai pensé.

— Ah ! Thorak ! Thorak ! si elle est aussi

belle que tu le dis, je ferai d'elle ma maîtresse favorite. Je lui dois bien cela.

— D'accord. Mais alors, je dois croire que vous avez enfin oublié une autre femme qui, disiez-vous, devait régner éternellement sur votre âme.

— Qui donc ?

— La jeune châtelaine de Cévoles.

— Diane !

— Vous l'avez nommée. Au surplus, la

visite que vous fîtes au vieux baron, pour tâcher de l'attirer dans votre parti, date d'environ deux ans, et c'est plus qu'il n'en faut pour que l'image de sa fille soit effacée de votre mémoire.

— Tu te trompes, Thorak. Le sentiment que m'a inspiré Diane de Cévoles ne ressemble en rien à ceux que j'éprouve pour les autres femmes. Ses traits sont gravés là, il me semble la voir, l'entendre... Oui, elle a produit sur moi une impression que ni le temps, ni ma volonté même ne sauraient détruire. Je l'aime véritablement, Thorak.

— Tant pis. L'amour vrai est la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser les grandes destinées. A votre place, je me contenterais d'avoir des caprices.

— Un caprice pour Diane ! Mais tu ne la connais donc pas, Thorak ? Tu n'as donc pas remarqué cette beauté si ravissante, ces perfections inouïes !...

— Eh ! là, là, calmez-vous, de grâce, car vous m'empêcheriez de vous raconter une histoire assez triste... qui est passée il y a quatre mois environ au château de Cévoles.

— Et que tu as négligé de me dire... depuis quatre mois ! Tu vois bien que tu es le plus négligent et le plus maladroit des serviteurs.

— Permettez. D'abord le dauphin vous tenait si bien au secret dans son château d'Arleux, que pas une lettre, vous le savez mieux que personne, ne pouvait vous y parvenir. Et depuis deux jours que nous chevauchons en liberté, ce n'est pas lorsque vous aviez tant de questions à m'adresser, ou que nous perdions notre temps à la folle aventure de cette nuit, que j'aurais pu vous faire ce récit lamentable...

— Lamentable ! Que s'est-il donc passé à Cévoles ?

— Rien que de très naturel au temps où nous sommes. Une attaque nocturne et le château mis à sac par une bande de routiers.

— Que m'apprends-tu là ? s'écria le soi-disant capitaine avec une émotion réelle. Mais j'avais là un de mes anciens serviteurs, maître Yvain, un sournois. Aurait-il trempé dans cette affaire ?... L'as-tu revu ?

— Après la prise de Cévoles il est venu me demander de rentrer à votre service. J'y ai consenti. Vous pourrez donc avoir de lui quelques détails.

— Eh ! tu sais bien qu'une seule chose m'intéresse. Diane ! qu'est devenue Diane ?

— Oh ! rassurez-vous. Contrairement aux coutumes de ces diables incarnés, soit hasard, soit par tout autre motif assez difficile à comprendre, la belle a été respectée. Le père seul a été emmené par la bande. Depuis ce temps, est-il prisonnier?

est-il mort ? On n'a plus entendu parler de lui.

— Mais alors Diane est seule, et grâce à un hardi coup de main, on pourrait...

— La chose a été faite, dit Thorak.

— Par qui ?

— Par messire Raoul de Fenestrange dont on raconte, à ce sujet, des prouesses magnifiques. Se trouvant là on ne sait comment, il aurait, dit-on, secouru la jeune fille au moment où elle n'avait plus

à se recommander qu'à Dieu. Et depuis, l'entourant de respects et d'hommages, il l'a conduite à Rouen où il l'a remise entre les mains de la supérieure du couvent des Augustines.

— Mais attends donc, dit le faux capitaine en paraissant consulter ses souvenirs, cet enragé chef de routiers, dont tu me parlais hier et qui a profité de ma captivité pour me voler en l'espace de quelques mois cinq ou six bons châteaux normands, n'a-t-il pas nom Fenestrange?

— Oui, répondit Thorak, mais ne con-

fondons pas. Celui-là est l'aîné des Fenestrange et s'appelle Robert. Il y a quelques mois, en effet, que son père, peu de temps avant de mourir, le chassa à la suite d'une querelle. Pendant plusieurs jours, on ne sut ce qu'il était devenu; puis soudain, il a reparu à la tête d'une compagnie d'aventuriers tellement déterminée, tellement nombreuse, qu'elle peut, à bon droit, passer pour une petite armée. Ce qu'elle a accompli en si peu de temps tient du prodige. Ses hommes sont de vrais soldats, bien disciplinés, durs à la peine, capables de toutes les cruautés, mais aussi de tous les dévoûments, de toutes les fatigues. Et quant à ce Robert, leur chef, qui se pique,

dit-on, d'un grand dévoûment pour le fils aîné du roi Jean et d'une haine non moins grande contre les Anglais, il s'est fait tout de suite une si grande réputation, que tout le monde l'a nommé par excellence et d'un commun accord : LE ROUTIER DE NORMANDIE.

— Mais ce Raoul, celui au pouvoir duquel se trouve Diane ?

— Raoul est son frère cadet. Préféré du comte son père, il est possesseur d'un titre qui l'avantage du fief de Fenestrange au détriment de son aîné, Robert; et dans le

cas où celui-ci voudrait faire valoir ses droits, on le dit homme à remettre au sort des armes le soin de trancher la question.

— Il déclarerait la guerre à son propre frère... Oui, oui, c'est bien cela... Je me souviens maintenant. Raoul était l'ami du chevalier d'Auberticourt, qui m'avait promis d'en faire tôt ou tard un de mes plus chauds partisans. Par l'enfer! je lui permets de me servir, mais non de m'enlever Diane. Nous aviserons à cela, et, fût-ce par la ruse, il faudra bien que nous venions à bout de la lui reprendre.

— Ah ça, dit Thorak, et la gentille Gillette et la belle étrangère qui vous attend au château de Navarre? et tant d'autres?...

— Sois tranquille, va! nous ferons tout marcher ensemble.

Le sire de Thorak se rendit à de si bonnes raisons et s'abstint de toutes réflexions nouvelles. Bien lui en prit, car le visage de son compagnon revêtit, à partir de ce moment, une expression grave et sévère. Son esprit, évidemment, n'était plus aux aventures galantes ni aux amourettes. En

effet, après quelques minutes d'une rêverie profonde, il se tourna brusquement vers Thorak et lui dit :

— Dans les campagnes, sous le chaume, tu n'as rien remarqué, tu n'as rien entendu qui ait pu te prouver qu'on regrette le roi Jean et qu'on souhaite la fin de sa captivité chez les Anglais ?

— Les campagnes sont trop occupées à se garder des gens de guerre, pour s'inquiéter d'un roi qui a perdu tout son prestige avec son pouvoir.

— Et quant au jeune dauphin, il n'a tenté contre ce pays aucune entreprise?

— Que voulez-vous qu'entreprenne un enfant dont le front penche sous le poids du gouvernement, et qui a les états-généraux sur les bras? Il est trop occupé dans sa capitale pour savoir même ce qui se passe en Normandie.

Un mauvais sourire glissa sur les lèvres du prétendu Vargas.

— Ainsi, reprit-il, toute cette contrée est parfaitement tranquille.

— Autant que peut l'être, dit Thorak, une contrée sans maître. Chacun la guette, tous la convoitent, et si l'argent de la belle étrangère n'était venu si à propos corrompre vos geôliers, je n'aurais pas répondu...

— Heureusement me voici, et j'espère être arrivé à temps.

Les deux compagnons étaient alors en vue du château de Navarre qui s'élevait à une demi-lieue environ de la ville d'Évreux. Là, ils firent une halte comme pour embrasser d'un coup d'œil tout le pays d'alentour.

— Thorak, dit enfin le faux Vargas après un moment de silence, précède-moi au château. Convoque en ton nom les seigneurs bannerets d'alentour, sous prétexte d'une communication importante à leur faire et écris-leur en termes assez pressants pour qu'au reçu de ta lettre ils s'empressent d'accourir. En trois heures ils peuvent être tous réunis : ne te montre pas ; laisse-les attendre. Dans trois heures je rentrerai moi-même au château et je verrai ce que j'aurai à faire. D'ici là, je te quitte...

— Mais... objecta Thorak, si quelque fâcheuse rencontre...

— En baissant ma visière, nul ne me reconnaîtra. Je ne suis pas fâché de me promener un peu seul dans ma bonne ville d'Évreux, pour voir de mes yeux ce qui s'y passe et quels changements y ont été faits depuis que je l'ai visitée pour la dernière fois.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du deuxième volume.

—

Fin de la table du deuxième volume.

Fontainebleau, imp. de E. JACQUIN.

